



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

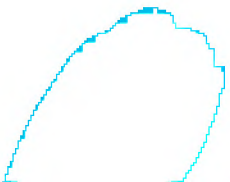
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



64

2

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE

POLITIQUE ET RELIGION

RÉDACTEUR

M. HENRI DOZON

EX-LIEUTENANT AUX LANCERS DE LA GARDE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.



Plume des esprits, je viens, guidée par la
main du Tout-Puissant, dire à tous la vérité,
qui est la vie.

ESPRIT SAINT LOUIS.

PREMIER VOLUME SUPPLÉMENTAIRE

PASSY-PARIS

BUREAU, RUE VINEUSE, 49

(Réserve de tous droits)

8631 K. 14

2.

OUVRAGES DE M. H. DOZON SUR LE SPIRITISME.

Espoir et résignation. 40 c.

Aux Enfants du spiritisme. 4 fr.

Chacun des quatre volumes des **Révélation d'outre-tombe.** 3 fr.

Par la poste, le dixième en sus.



RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE

POLITIQUE ET RELIGION

Peuples, faites alliance ! faites taire vos inimitiés, vos discordes ; élevez vos pensées vers le Seigneur, afin de purifier vos cœurs et que vous soyez trouvés dignes d'assister à l'inauguration de cette ère nouvelle, dont l'aurore bienfaisante vous est annoncée par les envoyés du Roi des rois, et que vous puissiez revenir sur cette terre où régneront la justice et l'amour fraternel, afin d'achever l'accomplissement de la mission réparatrice dont vous avez été chargés.

(ESPRIT SAINT LOUIS. — MÉDIUM, M^{me} J. B....)



Avertissements.

(Rédacteur.)

Au moment de mettre ce volume sous presse, il me manquait un avertissement ; saint Léon est venu spontanément donner ce qui suit, résumant ma pensée dans un langage simple et précis. Ne pas juger les actes des autres, soumettre les nôtres à l'arbitrage de notre conscience, travailler pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, telle doit être la tâche des spirites.

(Esprit saint Léon. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Mes bien-aimés, ne vous mettez point en peine des œuvres d'autrui. Laissez à chacun la part de la tâche que le Maître lui assigne. Ne le jugez pas ; l'œil de l'homme ne voit que les détails, celui de Dieu embrasse l'ensemble. Cela vous a déjà été dit, l'Esprit-Saint inspire selon les besoins des temps, des lieux, des aptitudes, ceux qui sont *missionnés* pour répandre la vérité.

Aux uns il dit de parler aux mages, aux savants, avec le langage de la science, afin de les vaincre par leurs propres armes.

A d'autres il inspire le langage du cœur, voulant arriver à la raison par le sentiment.

A d'autres encore il fait tenir le langage des simples : ceux-là s'adressent aux petits et aux ignorants.

Qu'il en soit ainsi pour les œuvres de charité ; elles sont inspirées de différentes manières. Tel va visiter les pauvres et leur donne des soins corporels ; d'autres prodiguent les secours spirituels et versent le baume de la consolation ; d'autres encore vont frapper à la porte de la richesse, réclamant un peu de son grand superflu pour aider la misère ; d'autres, enfin, favorisent le progrès du travail, encouragent les arts, aidant ainsi le développement des facultés intellectuelles et moralisatrices.

Voilà pourquoi, mes frères bien-aimés, vous ne devez pas imposer telle ou telle aumône, ni blâmer celle faite par autrui. Chacun a ses juges dans sa conscience et sa raison qui lui disent ce qu'il peut et doit faire. Il faut une entière liberté dans les *œuvres spirituelles* ; car elles vous sont inspirées selon que nous les jugeons à propos, et c'est nous que vous blâmeriez en contrôlant les actes de vos frères. Sur votre terre l'on aime beaucoup trop à critiquer. Si l'on vous demande comment il se fait que vous ayez placé un tronc pour les pauvres, répondez par ces mots : Saint Louis nous a dit de le faire ; nous obéissons et ne demandons rien à personne, laissant à notre vénéré guide le soin d'inspirer la charité à ceux qui *veulent ou peuvent* nous aider dans la nôtre.

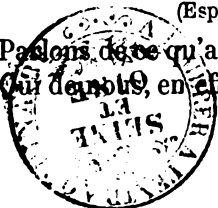
Mes bien-aimés, à d'autres l'on dira : « Vous allez trop loin ! c'est de l'imprudence, de l'orgueil ? » A eux de se juger ! Mais pas de blâme, je vous le demande à tous au nom de Dieu.

Ici, je n'ai pas besoin de vous répéter que nous ne sommes nous-mêmes que des instruments obéissant à *l'unique Volonté* ; c'est donc à elle que vous vous soumettez, en vous abandonnant avec confiance aux avis que nous vous transmettons, après toutefois que la prudence vous les aura fait examiner et reconnaître conformes aux préceptes du Christ ; alors, dis-je, mes bien-aimés, marchez sans crainte dans la voie où nous vous conduisons. Vous vivez à une époque où la raison humaine doit faire place à la confiance dans les envoyés de Dieu ; car tout est prodige dans la révélation actuelle. Donc il faut les lumières d'en haut pour vous guider ; demandez-les avec un désir ardent, afin de coopérer dans la mesure de vos forces à la régénération de l'humanité.

(Esprit saint Joseph. — Méd., M. H. Dozon.)

Parlons de ce qu'a dit Jésus-Christ, de ne faire aucun serment.

Qui de nous, en effet, peut affirmer que telle chose soit ou ne soit



pas? Avant d'être spirite, ne niez-vous point la possibilité que les esprits revinssent parmi vous? Si vous aviez certifié par serment que Dieu ne permettait pas cette révélation, où en seriez-vous maintenant?

Le serment devrait être rayé aussi bien en politique qu'en quoi que ce soit. La plupart de vos hommes d'État vont jusqu'à prétendre qu'un serment politique *ne lie nullement*; à quoi alors est-il bon? — à jurer en vain, à faire un faux serment, à vous parjurer. Il en est ainsi pour tous les ordres religieux. Lorsqu'un homme reconnaît qu'il a pris une charge trop lourde, n'est-il pas prudent à lui d'en déposer une partie, afin de pouvoir continuer avec le reste. Serait-il donc sage à lui de s'être engagé par serment à la porter perpétuellement? De même, lorsqu'un prêtre, ou une religieuse, s'est voué au culte de Dieu et qu'il reconnaît son incapacité à le servir, il doit déposer sa charge et en prendre une plus en rapport avec ses forces. L'homme doit se contenter de suivre sa conscience; lorsque celle-ci lui dit: « Tu t'es trompé! » qu'il n'hésite point à faire un retour sur les opinions qu'il avait jusqu'alors crues bien arrêtées. Le mot *impossible* disparaîtra et sera remplacé par celui de *peut-être*. Dites sans le jurer: « Je crois telle chose juste et telle autre inexacte. » Ce qui pour vous n'est pas possible peut l'être à Dieu. Eh bien! lorsque le temps en sera venu, vous trouverez dans la langue céleste l'explication de ce secret, et vous ne vous serez point hasardés à mettre des bornes à la bonté et à la puissance de l'Être suprême.

Répétez donc comme Notre-Seigneur l'a dit: « Ceci est; ceci n'est pas. » Il n'y a que lorsque lui, *Dieu*, parle de sa divine puissance, qu'il affirme par ces mots: « Je vous le dis en vérité. »

Principes du Rédacteur.

Certains spirites prétendent ne devoir donner que des produits médianimiques; je crois bon de ne pas repousser l'inspiration, qui est souvent une médiumnité ignorée de celui qui la possède.

Mais ici je précise ma pensée: *Médium*, celui en relation directe avec les morts ou esprits délivrés;

Inspiration, imagination, exaltation des facultés intellectuelles pendant la vie propre à l'incarné. Il y en a de deux sortes: voilà ce qu'il faut bien étudier. *L'inspiration*, venant de l'imagination, y puisant l'idée, n'implique en rien la médiumnité; celui qui en est doué a une

faculté permise par Dieu ; il la dirige pour le bien ou pour le mal, suivant son libre arbitre qui le conduit selon une bonne ou une mauvaise impulsion donnée par la conscience. Mais il y a aussi l'inspiration médianimique ; il faut se garder de la confondre avec celle de l'imagination ; vous la reconnaissez à l'anéantissement des idées préconçues, à une *domination* étrangère, à une *possession* vous imposant ses lois. Tenez, selon moi, l'improvisateur est un médium inspiré ; car la pensée lui est donnée. Il vérifie, débite de longs discours par une inspiration étrangère à son libre arbitre. On a dit que ces hommes avaient été poètes, orateurs, dans une précédente incarnation ; ne se trompe-t-on pas ? je les crois médiums. Les prophètes aussi ont l'inspiration d'en haut, soit par des esprits de lumière, soit par une divine inspiration. Jésus-Christ a inspiré les évangélistes. Mais on peut dire que, l'imagination étant un don de Dieu, on doit l'employer pour Dieu, c'est-à-dire à répandre la lumière qui guide vers lui. Ne confondons jamais la médiumnité avec quoi que ce soit ; c'est un miracle moderne ; c'est la plus sublime des permissions de Dieu. Mais aidons le progrès par tout ce que notre conscience nous démontre comme pouvant servir à faire glorifier notre Maître.

(Préface du livre *Vérités sur les mœurs*, dédié au cardinal évêque et prince de Strasbourg, avec privilège du roi, en 1694.)

Lecteurs, qui que vous puissiez être,
Dans ce miroir vous pourrez vous connaître :
La glace en est fidèle ; et d'un style ingénu
Je vous y fais voir l'homme à nu.
Je sais qu'en ce genre d'écrire
Beaucoup de gens ont échoué ;
Que de la plus douce satire
L'auteur n'est jamais avoué,
Et que je ne dis rien qu'on n'ait déjà pu dire.
J'avoue aussi de bonne foi
Que, n'étant pas meilleur qu'un autre,
Bien souvent je parle de moi,
Et je fais mon portrait comme je fais le vôtre.
Mais, si je n'avais pas voulu
M'exposer à votre critique,
Le libraire n'aurait point vu
Mon ouvrage dans sa boutique.
Je crois pourtant qu'on trouvera
Ces vérités assez parlantes.
Mais tel qui les approuvera,
Forcé de convenir qu'elles sont très-constantes,

A grand'peine en profitera.
Pour épuiser cette matière,
Il eût fallu ma vie entière.
J'ai pris, chemin faisant, ce qu'on va lire ici.
Pour faire un plus parfait ouvrage,
Il m'eût fallu travailler davantage ;
Encore n'est-il pas sûr que j'eusse réussi.

.....
.....
On a de tous les temps écrit contre les vices,
C'est indirectement élever la vertu.

.....
.....
Ma morale, d'ailleurs, *ne désigne personne.*
Qui s'y reconnaitra, pourra prendre pour soi
Les portraits que je fais, les avis que je donne.
La vérité déplaît ; j'en conviens, et pardonne
A ceux qui voudront déchaîner contre moi.

Notre critique.

(Esprit Geoffroy (Julien-Louis). — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Il reste peu de mes premiers lecteurs ; j'écrivais au 18 brumaire le feuilleton du *Journal des Débats*, et je continuai jusqu'en 1814, époque de ma mort corporelle.

Oui, j'ai été *feuilletoniste* de ce journal, dont *la fortune seule fut invariable*. Le prince de Talleyrand disait : « Ce n'est pas moi qui change, ce sont les circonstances. » Le *Journal des Débats* peut revendiquer le même droit des *circonstances atténuantes*. Les pouvoirs ont *alterné*, mais, *méridien* politique, les *Débats* sont restés, marquant le passage du soleil venant des Tuileries, ne changeant que son en tête : *Débats*, *Journal de l'Empire*, puis *Débats* ! Les Cent-Jours eussent pu l'embarasser, pensez-vous... Pourquoi ? Il y avait un gouvernement ; il y a des gens qui se *débarrassent* de tout et ne s'*embarrassent* de rien.

Mais je ne viens pas reprendre ma plume d'alors. Que ne puis-je effacer les critiques acerbes qu'elle m'a aidé à publier ! Si je reconnais que j'ai été trop loin, ce n'est pas une raison pour m'arrêter court ; j'essayerai donc de rester dans des limites convenables, et si je garde des allures un peu vives, que ce soit pour atteindre plus tôt un bon but.

Mes amis, vous voilà édifiés sur votre nouveau collaborateur. Abandonnez-lui le feuilleton ; il cherchera à y éviter les *débats*.

J'ai entendu vous donner un avis qui semble excellent au premier

abord, mais qui aurait de graves inconvénients; permettez-moi de vous les montrer dans le *compte rendu* d'une soirée *d'intimes*.

Il s'agissait de fonder une publication, et le gérant responsable devant Dieu et les hommes avait la loyale naïveté de vouloir soumettre ses idées et sa règle de conduite à des amis, *gens d'excellents conseils*, et désirant le bien de la chose.

— Je voudrais, dit le responsable, pouvoir dessiller les yeux des hommes de bonne foi et leur montrer les erreurs où ils sont dans maintes circonstances; enfin, toucher aux abus, déchirer le voile qui cache la lumière, montrer la vérité dans sa beauté, et rendre accessible à tous...

Ici, le responsable fut interrompu par de chaleureux bravos et aussi des blâmes sévères.

— Quoi! vous allez toucher aux abus! Mais vous êtes fou, mon cher! Les abus sont la base des pouvoirs; si vous y touchez, tout tombera!

La majorité était pour les abus.

On passa à un autre article.

— J'aimerais à faire comprendre aux masses que tout pouvoir venant de Dieu, on doit rendre à César ce qui lui est dû.

Nouvelle interruption...

— Ah! de la politique!... Non! non! il n'en faut pas!... La morale seule doit nous occuper!... Mais la politique!... laissez cela aux journaux!...

— Cependant, hasarda le responsable, il me semble qu'il y a une grande morale à dire la vérité aussi bien aux gouvernants qu'aux gouvernés!

Cette fois le tumulte prit des proportions d'émeute. Le responsable biffa, quoique à regret, ce deuxième article.

— Nous nous bornerons donc à parler morale. Mais où commence, où finit son domaine? demanda le désolé responsable.

— Eh! vous direz que la rosière de Salency avait une couronne de roses blanches!...

— Ah! laissez donc vos rosières et vos couronnes! C'est vieux et relégué dans le domaine des contes de nourrices!... Du progrès, du progrès!... Parlez du jardin d'acclimatation!

— Mais vous nous prenez pour des bêtes!

— Oui!... Non!...

Les approbations, les dénégations se croisaient, se frappaient, se détruisaient! C'était le Nord et le Sud! L'Union allait-elle périr?

Enfin, impossible de s'entendre sur l'article *Morale*; il fut biffé!

Que restait-il de la future publication?... Une feuille couverte de ratures,... au bas de laquelle un esprit protecteur du responsable trouva à grand'peine la place de lui écrire : Ne consulte que Dieu et ta conscience... L'avis était bon, il fut suivi.

Mes amis, les avis des hommes varient suivant leurs désirs, leurs passions, etc., etc.; ils sont des mots écrits sur le sable; le vent, en soufflant du nord ou du midi, les efface. Mais ceux écrits dans l'âme par la main du Tout-Puissant y restent burinés, et les suivre est aller dans la voie droite.

Au revoir... Ah! un avis encore : n'oubliez pas de prier pour votre feuilletoniste.

Le Lion et le Corbeau

(Rédacteur.)

Aussitôt après avoir entendu M. Kardec donner connaissance à sa société de cette fable de l'esprit frappeur de M. Jaubert, couronnée à l'Académie de Toulouse, le 3 mai 1863, M^{me} Dozon obtint spontanément cette communication, que je m'empressai d'envoyer à notre honorable vice-président de Carcassonne.

(Esprit Paul Reynier.)

Salut, frère! tu viens de cueillir les belles fleurs que la douce Isaure laissa sur la terre;... salut!... La vie et la mort ont tressé ta couronne!... Frère, ton triomphe a été glorifié sur les harpes d'or des chérubins; car tu as été plus que poète, Dieu t'a choisi pour redire à l'humanité orgueilleuse une des sublimes pages du livre de vérité!... Oui, proclame que l'ange de la mort ne reste pas dans l'abîme du néant, mais que par lui l'âme est guidée vers le séjour de l'éternelle Poésie!

Frère, lève, d'une main assurée par la foi, le blanc tissu que vous nommez linceul; il n'est qu'un voile déroband encore pour beaucoup de mortels la sublime beauté de la mort!

Frère, lorsque, le soir, recueilli devant Dieu, tu appelleras les âmes qui sont retournées dans la vie céleste, souviens-toi de moi! Je sais des chants que j'ai commencés sur la terre, que j'ai compris et achevés ici. Qui donc me dictait ces vers?

Ah! j'entends une voix qui me parle dans l'âme :
« Enfant, ne sens-tu pas que le ciel te réclame?
Pourquoi, sur cette terre arrêtant ton amour,

Ferais-tu ton repos où tu ne vis qu'un jour? »
L'oiseau bâtit à peine un nid dans le feuillage,
Car il sait que l'hiver le chasse du bocage ;
Sa tente de printemps s'élève au bord des eaux,
Symbole de nos jours légers comme les flots.
Nos âmes sont ici comme des hirondelles,
Pour s'envoler ailleurs Dieu leur donna des ailes. »

Oui, ces pensées me furent inspirées par une amie invisible!... Plus heureux que je ne le fus, tu le sais!... Eh bien, je t'en prie, laisse-moi visiter ton foyer... Dieu, que tu adores, me permettra de t'aider à ajouter une fleur à celles qui te furent décernées... Moi aussi, je les reçus dans mes mains tremblantes de joie,... et, quelques jours après, ma mère en deuil les déposa sur ma tombe!... Eh bien, appelle-moi, et mon nom sera encore une fois proclamé. Appelle-moi pour glorifier Celui qui, ayant brisé la pierre de la tombe, permet aux fils, aux frères, aux époux, de se retrouver, et aux poètes d'outre-tombe de chanter encore!

(Esprit Frappeur. — Méd. M. Jaubert.)

Un lion parcourait ses immenses domaines,
Par un noble orgueil dominé ;
Sans colère, croquant ses sujets par douzaines ;
Bon prince, au demeurant, quand il avait dîné !
Il ne marchait pas seul ; autour de sa crinière
Se groupaient empressés loups, tigres, léopards,
Panthères, sangliers ; on dit que les renards
Prudemment restaient en arrière.
Or, le monarque, un certain jour,
Comme suit harangua les manants et la cour :
« Illustres compagnons, vrais soutiens de ma gloire,
Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
Pour m'entendre, vous tous accourus en ce lieu,
Ecoutez : Je suis roi par la grâce de Dieu !
Je pourrais... Mais pourquoi songer à ma puissance ! »
Puis, le lion, avec aisance,
Comme n'eût pas mieux fait un puissant avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs, des charges de l'Etat,
Des bergers, de leurs chiens, de la charte nouvelle,
Du mal que trop souvent de lui disent les sots ;
Et toujours plus ému termina par ces mots :
« J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire ;
Exposez vos griefs ; je pèserai l'affaire.
Taureaux, moutons, chevreuils, comptez sur ma bonté.
J'attends ; expliquez-vous en toute liberté.

Eh quoi ! dans cette vaste enceinte,
Pas un seul malheureux ! pas une seule plainte !... »
Un vieux corbeau l'interrompt,
Et libre dans l'air répondit :
« Tu les crois satisfaits ; leur silence te touche,
Grand roi !... c'est la terreur qui leur ferme la bouche. »

(Rédacteur.)

Reynier fait allusion non-seulement à cette fable, mais à toutes les charmantes poésies données à M. Jaubert par son esprit frappeur.

Je joins ici ce que notre *spirituel* vice-président est venu me dire spontanément, à propos de ladite fable précédente. Cette courte dictée a un tel cachet d'authenticité, que je cède au désir de la donner.

(Esprit Johard. — Méd. M^{me} H. Dozon.)

Mon cher Rédacteur, prenez garde ! le rôle du corbeau a ses dangers ! et il me semble que vous allez vous parer du noir plumage de celui qui parle dans la fable de mon confrère, le frappeur, un langage ne *plaisant pas souvent*. La vérité, qu'elle se montre sous une forme ou une autre, colombe ou corbeau, doit redouter les coups de pierre. Cependant, si vous espérez que votre croassement soit, je ne dis pas *couronné* comme celui qui s'est fait applaudir aux Jeux floraux, mais entendu de quelques lions malades, de ces *fins renards moitié loups*, de pauvres moutons à qui l'on arrache la laine sans qu'ils osent bêler, mon brave, croassez !... Si les gens de la terre vous sifflent, le Juge des cœurs vous applaudira. Imiter le vieux corbeau de Jaubert est honorable, mais nourrir les renards, comme celui de la Fontaine, est plus qu'une bêtise, c'est une sottise vanité qu'il faut laisser aux Crésus ; *ils peuvent se la payer*.

Si certains corbeaux vous répondent avec colère ou dépit, ne baissez pas la voix pour cela. Il y a des corbeaux de toutes sortes : les uns perchent dans les clochers ; est-ce pour se faire entendre de plus loin, ou pour être plus près du ciel ? Je ne sais, mais jugez-les sur ce qu'ils chantent. D'autres vivent des dépouilles de la mort, ... détournerez-vous... Mais j'en sais qui vont par les champs fraîchement labourés, détruisant les insectes et les vers nuisibles, ceux-là sont les dignes frères corbeaux, se rendant utiles et vivant de peu ; par eux les bonnes graines poussent.

Mon cher Rédacteur, je m'arrête là... Que le ciel vous garde du corbeau de malheur.

L'autorisation est refusée au rédacteur d'ouvrir une société spirite.

(Rédacteur.)

Il est à propos, je pense, de mettre mes lecteurs au fait de l'incident qui vient de m'arriver.

Voyant la société que je préside s'augmenter de jour en jour, j'ai cru devoir demander à qui de droit l'autorisation imposée par la loi, et qui est une garantie pour tous; je l'ai fait au commencement de l'année; il m'a été répondu que ma requête ne pourrait être examinée qu'au mois de juillet. Le 30 juillet, je reçus un refus. Je sollicitai alors une audience de ce fonctionnaire compétent; je lui soumis en même temps, comme de moi, les questions que nous pose l'esprit précheur; il me fit répondre qu'occupé *de choses plus sérieuses*, il donnait pouvoir à son secrétaire de m'entendre.

Je me conformai à cet avis et fus admis à lire ma réclamation, mais à peine avais-je commencé, que je fus interrompu, et que mon interlocuteur dit que je m'appuyais sur des faits inexacts; je lui répondis : « Monsieur, vous pouvez avoir raison, mais avant de juger, il serait peut-être prudent d'entendre. » Je repris, mais à une seconde interruption faite en ces termes : « Mon chef a jugé et ne peut se déjuger, » me rappelant la réplique du meunier de Sans-Souci, je lui déclarai que si son chef voulait faire prévaloir son jugement, il lui faudrait recourir aux tribunaux, qui alors prononceraient entre lui et moi; que ma société était ouverte, et qu'elle le resterait. Je me levai, lui disant qu'il devait voir, à la manière dont je parlais, qu'il n'y avait chez moi aucun défi, mais la conviction profonde de mon droit; j'ajoutai qu'au moment où ma lettre d'audience *allait* m'arriver, saint Jean l'évangéliste me donnait des instructions sur la manière dont je devais me conduire dans cette dite audience; que je voyais, à mon grand regret, qu'il était inutile de lui faire connaître cette intéressante communication. M. le secrétaire, par un motif qui m'est resté inconnu, mais qui, j'en suis sûr, était favorable à ma cause, me pria de la lui lire. Cette fois, il écouta sans m'interrompre et m'engagea à *laisser* ce document à *l'appui* de ma lettre; j'y accédaï. Son chef, dont je suppose le cabinet près du sien, le fit demander, et tandis que la porte était ouverte, je lui récidivai ma détermination, en le priant de la transmettre telle que je la lui avais présentée. Je crois donc que *mon juge* l'a entendue de ma propre bouche.

Autant on doit se soumettre à la loi, autant c'est entrer dans son esprit, qui doit être la justice, que de réclamer contre ce qui est une rigueur non motivée.

(Esprit prêcheur. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Vous vous demandez pourquoi dans un pays comme le vôtre, où tous les cultes sont autorisés et respectés, où la liberté de conscience semble un droit que nul ne peut vous faire abdiquer, vous vous demandez pourquoi l'on refuse l'autorisation à un homme de développer ses doctrines dans un cours ou une société? — Les principes de cet homme tendent peut-être à discuter tel ou tel point du dogme catholique? — Ce ne peut être cette raison, car les temples où les réformes introduites par Calvin, Luther, etc., etc., sont ouverts, et tout le monde est à même de venir y écouter le ministre protester contre les abus qui, selon les réformateurs, se montrent dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Il en est ainsi pour d'autres Eglises, et nous citerons, comme preuve de la totale liberté donnée en général à toutes les manifestations des différentes religions, les synagogues, etc., où Christ est renié et traité d'imposteur. Il y a une autre cause à la défense faite à cet homme. Est-il athée, ou tout au moins, sans nier un pouvoir divin, ne l'affirme-t-il pas? Laisse-t-il le doute et sa désolante incertitude se placer dans les âmes comme le germe d'un chancre rongeur? — Non; cet homme, animé de la foi, dit à ses disciples: « Il y a un Dieu; tout le prouve; c'est pour vous démontrer cette sublime et lumineuse vérité que je demande à développer *les preuves* qui me sont données. »... Voilà ce que répond cet homme; puis, n'est-il pas en ce moment même des publications autorisées dans lesquelles de libres penseurs cherchent à saper les croyances que près de dix siècles confirment? croyances sublimes, bases de la morale la plus pure, et à qui on doit cette loi incontestablement de source divine, et qui fut écrite pour l'humanité avec le sang d'un Dieu... Oui, on permet que de telles doctrines se répandent; mais on refuse à celui qui veut les combattre le droit d'entrer dans la lice!... Donc ce ne sont pas les enseignements subversifs à la divinité de N.-S. J.-C. que l'on veut empêcher en imposant silence à cet homme!... Qu'est-ce alors? Où chercher le pourquoi? Nous venons, je crois, de prouver que les doctrines religieuses de celui à qui on refuse l'autorisation de les exprimer librement, n'ont rien de contraire à la religion puisqu'elles ont pour but de prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la divinité du Christ, les vérités démontrant la loi d'amour et de charité. Peut-être redoute-t-on

les idées politiques que pourrait enseigner ce spirite? — A cela nous répondrons que, prenant l'Évangile pour règle et base de ses enseignements, il professe que l'on doit rendre à César ce qui lui est dû; car, pour lui, César est placé sur le trône par la main de Dieu, et dès lors lui obéir est se soumettre à la suprême Volonté!... Ce n'est donc pas la politique de cet homme qui est à redouter; loin de là, on devrait chercher à la faire comprendre aux masses... Encore une fois, d'où part ce refus?

Mes bien-aimés, je vais vous le révéler... L'erreur redoutant la vérité! Tel est le motif qui a dicté le refus; c'est l'erreur qui veut mettre les ténèbres à la place de la lumière; car elle redoute le grand jour... Mais qu'importe? arrêtera-t-elle ce qui est conduit par la main de Dieu?... empêchera-t-elle le soleil de prodiguer sa vive clarté et sa vivifiante chaleur? — Non, il y a un progrès religieux. Il s'est nommé chrétienté, catholicisme; aujourd'hui Dieu le représente sous la dénomination de spiritisme, qui dit son origine.

Oui, ce sont les esprits, messagers de Dieu sur votre terre, qui viennent agrandir le cercle où votre raison était enfermée, comme l'enfant trop faible encore, qui, ne pouvant marcher sans un soutien, reste entouré par les bras de sa mère jusqu'au moment où il arrive à se porter et où, de jour en jour, s'étendra l'espace qu'il lui est donné de parcourir. Telle l'humanité ayant grandi, Dieu daigne étendre l'horizon de ses connaissances.

(Esprit saint Jean l'évangéliste. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

« C'est à moi que la *justice* est réservée, » a dit le Seigneur. Ne vous mettez donc point en peine des actions de ceux qui veulent vous nuire; laissez leurs mains se lever menaçantes. Nul ne vous touchera, car il est écrit :

« Je vous prendrai sous ma protection, ô mon serviteur, et je vous garderai parce que je vous ai choisi. » (*Graduel de ma fête.*)

Mes bien-aimés, n'enviez jamais les faveurs que les hommes accordent; souvent Dieu ne les ratifie pas. Soyez sourds aux voix de la terre; vos oreilles ne doivent garder que le souvenir des paroles du Maître!... Soyez comme le rocher; en vain les flots, poussés par la tempête, viennent le frapper; il reste dans l'immobilité de sa force, et bientôt un rayon de soleil sèche l'onde amère ayant jailli à sa surface; puis, le vent emportera la vase venue des bas-fonds, qui s'était arrêtée à sa base.

Mes bien-aimés, ainsi l'homme de bien voit les larmes que l'injus-

tice, l'ingratitude lui ont fait verser, se sécher au soleil de la foi, et le souffle de Dieu rejeter au loin l'iniquité et les mauvaises passions surtout des bas-fonds de l'humanité.

O chrétiens-spirites, Christ, votre Modèle, n'a-t-Il point baptisé votre terre avec son divin sang!... Eh bien! vos larmes et la sueur du combat spirituel, en se répandant, seront le *nouveau* baptême pour la *nouvelle* révélation!... Tous, vous êtes des membres de Jésus-Christ; il s'est incarné par l'Esprit dans vos âmes!... Souffrez donc *jusqu'à la croix*, s'il le faut!... Mais ayez confiance; car Christ *vous anime* et il ne peut être terrassé; *souvenez-vous qu'il est la vie*.

Mes bien-aimés, apprenez à vos antagonistes que vous comprenez *l'esprit* de l'Evangile; pardonnez, pardonnez... Le pardon, *mes petits enfants*, est le cœur de Christ; portez-le donc en vous;... et alors vous aurez une tendre mansuétude même pour le juge inique... Ah! pour celui-là priez; car il comparaitra devant l'Eternel comme Caïn ayant frappé son frère!

Vous, mes bien-aimés, regardez du haut du calvaire, et tous les horizons terrestres s'amoindriront, se confondront comme un point dans l'espace. Je vous le dis, plus on s'éloigne de la terre, plus elle vous semble petite, mais plus le soleil paraît lumineux.

Mes enfants, que cette instruction vous trouve formant un faisceau indivisible. Lorsque vous vous séparerez personnellement, restez amis par les liens de la foi et de l'amour.

Nul ne peut exercer un empire quelconque sur vos âmes; car elles sont à Dieu. Que cette pensée vous donne la mesure de vos devoirs et celle de votre espérance. N'abusez pas de la permission que vous avez d'interroger les esprits; nous ne venons que dans le but de vous faire progresser spirituellement. Ne vous occupez pas de la recherche des choses matérielles; laissez la science humaine fouiller la terre des monuments; que l'âme ne s'occupe que de l'âme. Je vous le dis en vérité, là est toute votre mission.

Que l'Esprit trois fois saint descende en ceux qui sont dans cette assemblée.

Revue de l'année 1862.

(Esprit Jobard. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Je suis charmé de venir en aide à un de mes vieux amis, mais l'esprit aime, ici comme sur la terre, à se reposer d'un sujet par l'étude d'un autre. Je laisse donc le soin de diriger le *fluide magnétique* à des mains

plus aptes que les miennes, et viens vers vous, cher médium, pour avoir une causerie tout intime. Voyons, si nous imitions les théâtres, et qu'au commencement de cette année nous passions en revue celle qui s'est terminée avant-hier ! *COMMENÇONS par la fin*, et disons quelques mots de cette âme qui vient de se dépouiller d'une façon toute chrétienne de ses ornements sacerdotaux.

Elle a terminé sa mission par la douleur ; mais Dieu, voyant la parfaite soumission de son serviteur, a détaché ses membres de la croix et appelé son esprit dans la vraie vie.

Morlot était un de mes amis ; j'ai voulu l'amener à la lumière du spiritisme ; il a fermé les yeux, non par un sentiment de répulsion, mais il n'avait pas besoin de s'éclairer sur les choses du ciel ; il les comprenait par une foi vive et sincère. Charitable et bon, n'aimant pas la guerre, il ne signa cependant jamais une paix honteuse ; il est resté prêtre soumis au chef de la chrétienté et sujet fidèle au souverain qui l'avait élevé en l'appréciant.

Cher médium, j'ai vu vos regrets personnels en faveur de ce digne prélat, voilà pourquoi je suis venu vous dire : « Il est heureux et vous le confirmera lui-même. »

Il y a une chose qui me frappe dans 1862, c'est un mouvement qui tient de la fermentation et de l'incubation.

L'Amérique en feu ; Rome ayant des secousses volcaniques.

La Russie a des vautours s'attachant à ses flancs ; en vain le géant du Nord leur jette en pâture quelques anneaux de la chaîne des serfs, les oiseaux du *Destin* veulent plus !

Ne sont-ce pas eux qui planent sur le Caucase ? Leurs cris ne réveillent-ils pas les échos de la Pologne ? Oui, de tous côtés, du nord au midi, il y a un ferment de guerre. La France place sa lourde épée dans plus d'une balance. Le Mexique, la Cochinchine sentent sa pointe, qui touche au cœur le Céleste-Empire ; l'Autriche et l'Italie la voient briller et cherchent à l'éviter ! Au milieu de ce pêle-mêle de balles qui se croisent sous la clarté des flammes qu'allument nègres, serfs et seigneurs, votre patrie semble grandir et conserver son calme !... Là est, selon moi, le repos de l'incubation !... Quelque chose s'enfante-t-il en France ? Que se passe-t-il sous ces eaux dont la surface est au calme ? Que voient ceux qui sont dans la cloche à plongeur politique ? Sont-ce des perles et de l'or, ou bien un crocodile ?

Mes amis, j'arrive à ce qui était en germe il y a une minute, et qui est déjà parvenu à l'état d'un arbre ayant des branches qui s'étendent et portent des fruits admirables.

Réjouissez-vous, spiritites ; car vous ne pouvez douter, en voyant cela, que le souffle divin n'ait hâté le développement qui est providentiel. Réjouissez-vous, car nulle main humaine ne peut abattre ce que Dieu soutient. Comme le lierre, entourez cet arbre béni ; tous, réunissez vos branches, afin que les feuilles se mêlent et se confondent. N'imites pas ces plantes folles qui rampent de tous côtés et ne s'attachent fortement à rien ; elles seront bientôt flétries et se dessècheront dans l'isolement.

Oui, frères, le spiritisme est arrivé où la volonté humaine seule n'eût jamais eu la force de le conduire. Ce que les siècles n'ont pu voir se réaliser le sera dans quelques heures !... C'est que la Vérité est restée à l'état latent jusqu'au jour où Dieu a jugé vos mondes préparés à la recevoir ; alors Il a brisé l'enveloppe qui la retenait captive et cachée ; puis le progrès la prenant sur ses ailes l'a descendue parmi vous !

Que le vieil homme se dépouille donc du manteau des erreurs, s'il veut, comme l'homme nouveau, marcher à la suite de la Vérité !

Nous continuerons notre revue de 1862, mais aujourd'hui je termine ici. Quel sujet aurait de l'intérêt après celui que je viens d'ébaucher en dernier lieu ?

L'esquisse d'un chef-d'œuvre de Raphaël, fût-elle faite par un pauvre barbouilleur, aura un charme d'une grandeur qui, bien qu'indigne du maître, le rappellera ; dès lors, tout tableau que vous placerez auprès semblera d'une bien faible valeur. Après avoir dit, même indignement, la faveur qu'un Dieu fait à l'humanité, on doit garder le silence.

(Esprit Morlot. — Méd., M^{me} H. Dozon, le 3 janvier.)

Je suis très-disposé à me communiquer à la fille de mon ami ; je le ferai brièvement, car je suis encore affaibli par la rupture douloureuse de mes liens terrestres. Cependant mes idées sont nettes, précises, sur ce que je viens de quitter et sur ce que j'ai eu le bonheur de trouver. Je ne vous dirai plus : « *Ma chère fille, ne soyez pas spiritite ;* » mes yeux sont ouverts, et je vois de quel côté était la lumière. Priez, et vous aurez l'Esprit de Vérité avec vous. Rendez grâces à Dieu, qui, écoutant les excellents esprits de ceux que vous avez tant aimés, vous a mise dans la belle voie où vous êtes. J'étais cependant médium, ainsi que des membres de ma famille, mais je redoutais les mauvais esprits !

Quelle erreur ! Avec la prière ils ne sont pas dangereux, et les bons savent bien les éloigner.

Adieu ; je reviendrai.

Napoléon I^{er}.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Pourquoi *l'esprit*, dépouillé de sa forme corporelle, ne serait-il pas l'historien d'une ou de plusieurs de ses incarnations ou stations terrestres?

Qui peut apprécier avec une plus grande lucidité ses actes et la pensée qui en fut le mobile ?

L'esprit est encore l'homme, mais ayant laissé dans la tombe le costume qui a servi souvent de travestissement humain.

Si, aujourd'hui, je me fais, en une rapide étude, mon propre historien, c'est une expiation.

Thiers a voulu se faire mon *Cornélius Népos* ; il a écrit quelques pages avec la plume contemporaine ; cela devait être!...

A Sainte-Hélène, j'ai désiré faire un travail sur Annibal ; Hudson Lowe a sans doute eu peur de ces deux ombres réunies ; on m'a refusé une vie d'Annibal!... J'étais chez *Prusias*!

Mes campagnes de la république sont ma vraie gloire ; elles avaient un but et un résultat humanitaires. Je déblayais le sol de la France des miasmes terroristes ; les carmagnoles se transformaient sous le feu du canon, et devenaient uniformes français ; l'élément révolutionnaire se purifiait par le souffle de la gloire !

Je m'arrête à ce mot *révolutionnaire*. Les hommes l'ont défiguré en l'altérant. Révolution veut dire progrès. La loi du Christ a été une sublime révolution ! Jésus était un divin *révolutionnaire*, et Robespierre un *terroriste*!

L'Évangile est le code donné par Dieu ; le livre intitulé *les Droits de l'homme*, un code inventé par et pour l'anarchie.

Tout ce qui fait faire un pas en avant à l'humanité est une révolution ; tout homme de génie un révolutionnaire ! Rendez donc à ce mot sa juste valeur.

Ah ! les stationnaires par orgueil et intérêt chercheront encore longtemps à nier le but et l'origine du pouvoir révolutionnaire ! Ils le montrent toujours sous une forme sanglante. Mettez la Croix à la place de la guillotine, vous aurez la révolution morale et religieuse, et non l'anarchie impie.

On a dit, en parlant de la révolution et de moi, *que j'avais égorgé ma mère* ! Non, je l'ai couronnée ; ma faute n'est pas là. Le pouvoir absolu dans mes mains a été une digue arrêtant les passions populaires.

Avant d'arriver à un gouvernement totalement dégagé de liens, il faut que vous soyez assez moralisés pour n'avoir plus besoin de lois répressives ; la liberté ne peut être sans une base religieuse.

Voilà ce que vous avez méconnu ; vous êtes comme des enfants qui ne désirent être *leurs maîtres* que pour faire des sottises et l'école buissonnière.

Politique au 28 février 1863.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

J'étais là hier, ils ont jugé sans comprendre. Toujours des aveugles ! Ils sont dans les ténèbres et nient la clarté.

La Pologne!... mais c'est le lion malade écrasé par l'éléphant.

L'Autriche!... est une vieille femme poudrée qui ne veut pas être dérangée dans son sommeil ; elle a l'égoïsme de la caducité ;... on la réveillera dans sa sieste.

L'Espagne!... un passé sans présent, un zéro dans l'addition des nationalités.

L'Amérique!... un principe qui égorge le pouvoir ; il en sortira la liberté pour l'esclave, l'abaissement pour l'orgueil ; mais le sang tache la robe de sa liberté et salit le pouvoir. Mettez-vous entre ces frères, réunissez-les, plus de Caïns.

Rome!... des ruines qui veulent écraser des constructions neuves. Bah ! elles crouleront, et avec les pierres on rebâtera à nouveau un Vatican.

L'Italie!... un beau rêve qui pourrait se changer en cauchemar.

Le Mexique!... Nous lui donnons une leçon dont il avait besoin. Le sang français est la rosée qui fait germer ce qui est grand ; il donne la force. Ah ! il est si généreux ! il a coulé sur tous les Golgothas. Par lui, l'idée s'implante. Toujours la Volonté divine dans ces sacrifices-là.

On dit que la tête de la France cherche à calmer un cœur trop généreux. La tête a un cerveau, et par lui la volonté, qui est ce que je nomme le pouvoir. Qu'il marche dans la voie de la justice et du progrès, éclairé par la religion du Christ.

La Grèce!... fait songer à cette sérieuse et bouffonne figure de Jérôme Paturot ; elle est à la recherche d'un pouvoir... Elle vient de briser ses lisières ; ne seront-elles pas remplacées par des fers ?

La Turquie!... nation d'eunuques politiques.

La Prusse!... fait un pas en avant, deux en arrière. Elle a une ma-

ladie intérieure; un air contagieux l'entoure de tous côtés; la Pologne lui donne le frisson; la Russie, la fièvre.

L'Angleterre!... une grande reine qui a une bank-note à la place du cœur, un comptoir pour trône.

L'Angleterre, qui, dans un accouplement judaïque, enfanta Hudson Lowe.

L'Angleterre, qui ouvre ses portes aux émigrés et ordonne Quiberon.

L'Angleterre, nation métallique!

L'Angleterre, marâtre qui n'écoute pas le rôle de l'Irlande; mais O'Connell a été demander justice, au tribunal de Dieu... Elle sera faite!

Irlande, reste à genoux, prie, espère!

L'Angleterre, que l'on nomme une grande nation et qui est une courtière spéculant sur toutes les misères, sur toutes les souffrances, vendant sa poudre et ses fusils aux opprimés et aux oppresseurs.

L'Angleterre, enfin!... c'est tout dire!

Voilà mon appréciation rapide sur vos principales nations.

Vous me demandez celle sur ma vie, la voilà :

PASSIF.	ACTIF.
—	—
Valençay.	Sainte-Hélène!
Joséphine.	Marie-Louise!
Enghien.	Mon fils!
L'ambition.	Waterloo!!
TOTAL.	Expiation.
Compte réglé par le grand Juge.	

(Rédacteur.)

L'identité de Napoléon I^{er} nous avait été confirmée par deux communications, l'une de l'esprit Ravignan, qui, après nous avoir dit que si Napoléon proférait *encore* des mots amers en nous parlant de l'Angleterre, il fallait comprendre les *souvenirs* survivant pour l'*esprit*. Ravignan cherche à atténuer les récriminations du prisonnier de Sainte-Hélène, et nous donne un aperçu de l'union politique qui se montre en Angleterre, dont les sujets, quoique dispersés dans tout l'univers, viennent se ranger autour de la mère patrie au moindre danger; l'autre de saint Louis, qui, dans un beau et charitable langage, nous déclare que Napoléon, en se jugeant comme il le fait dans le résumé de ses appréciations, en voulant s'abaisser, n'a jamais montré plus de grandeur.

Je regrette de ne pouvoir placer ici ces deux communications qui

avaient leur importance, mais j'ai été *entraîné* à les envoyer à un excellent spirite, qui a cru bien faire en les prêtant à des personnes envers lesquelles il avait une extrême confiance; *de confiance en confiance*, comme il arrive trop souvent, les communications ont été perdues. *Avis aux lecteurs.*

Révolutions de 1789, 1830 et 1848.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

« La révolution était ma mère, et je l'ai tuée, » au dire de ceux qui confondent la liberté et la licence.

Les enfants de Saturne avaient, ce me semble, le droit d'éviter la dent paternelle.

Si je n'eusse pas muselé 89, il eût dévoré ses fils.

Y a-t-il eu là un temps d'arrêt pour le progrès ?

Non ; j'ai été une digue contre le débordement ; mais, en dépit des obstacles que j'apportai, l'eau *sourd* et par là même commence à s'épurer du limon et de la fange qui se mêlent aux flots ainsi qu'aux orages populaires... Je ne dois pas m'étendre ici sur ma mission ; je l'ai fait ailleurs.

Sabre, si j'ai frappé, c'est que j'étais le glaive de feu tenu par le Seigneur !

Les règnes qui ont suivi le mien, ont eu aussi leur but providentiel.

Les Bourbons de la branche aînée ont remis un œil de poudre sur les têtes ayant porté le bonnet rouge et le casque ; mais ils ont comprimé l'idée libérale. Alors le bouillonnement s'est fait, la force s'est produite en éclatant, et 1830 a brisé ce qui *encerclait* la France. Encore une épuration ! car la fermentation rejette la lie.

La royauté de juillet avait rendu notre patrie semblable au lac à la surface trompeuse ; les herbes verdoyantes mais parasites des marais pouvaient au premier coup d'œil induire en erreur les passants ; les eaux arrivant à croupir, les hommes de février sont venus les remuer, afin de montrer ce qu'il en fallait rejeter, puis, Louis a entrepris de rendre la limpidité.

Pouvait-il de suite faire autour de lui la pureté du cristal ? — Non ; le puisatier qui travaille aux conduits devant apporter l'eau salubre, est inévitablement forcé de souffrir les émanations délétères ; mais avec le temps il aide la fécondité, la vie.

Laissez donc faire le travailleur, mais qu'il marche vers l'avenir en

regardant le passé ; qu'il ne hâte rien ; qu'il ne se laisse pousser que par le souffle de Dieu et qu'il s'arrête pour permettre au progrès de faire son œuvre.

Il faut des stations dans les libertés comme dans les réformes. Que celui qui conduit des coursiers fougueux n'échauffe pas le mors en tirant sur les rênes. Rendez, rendez à la main, mais ne lâchez pas. Conduisez bien pour ne pas être renversé. Que l'automédon ne ferme pas les yeux, si on lui désigne une bonne voie. Se croire infaillible est l'orgueil qui détruit les trônes et les basiliques.

Mais que Louis n'oublie jamais que Moscou m'a conduit à Sainte-Hélène, que c'est un navire anglais qui m'y a porté, et qu'il y a encore des Hudson Lowe!...

Amérique.

(Esprit Lacordaire. — Méd., M^me H. Dozon.)

Lorsque la volonté de Dieu me vit *tomber* des hauteurs de la tribune évangélique pour me placer parmi les hommes de sciences terrestres, je voulus parler de ce magnifique *rêve* qui fut celui de mon âme pendant son exil sur votre globe. Je pris donc l'Amérique pour type de mes belles illusions.

Hélas! deux éclairs passèrent devant ma vue et me montrèrent la vérité. L'une fut l'Amérique tombant, elle aussi, des nobles régions où la liberté l'avait placée; l'autre lueur providentielle m'éclaira sur ma fin prochaine. Ceux qui ont entendu mes paroles à l'Académie ne reconnurent plus ma voix. Je voulais en vain retrouver l'inspiration, mais Dieu me l'avait prêtée seulement pour redire les vérités éternelles. Je n'étais plus le dominicain ; et l'homme politique s'égarait. La cause que je voulais proclamer comme infaillible semblait me donner un démenti, et, lorsque je montrais l'Amérique en exemple aux nations, des cris de révolte, de guerre, de carnage, traversant les mers, étaient apportés par la vérité, et les échos de l'enceinte où je parlais répétèrent : *guerre civile* ! Le nom *Etats-Unis* devint une sanglante dérision. Je le sentis et le génie s'envola avec la foi ; l'académicien fut frappé par l'orgueil. Il lui avait promis une victoire et ne lui donna qu'une défaite !

Merci, mon Dieu Sauveur ! merci ! vous avez parlé à l'âme de votre serviteur ; et votre voix sévère, pour toucher ma vanité, est devenue douce comme le pardon en voyant l'humilité de mes regrets ; et aujourd'hui

d'hui vous me permettez de parler encore de cette terre que les esprits d'erreur divisent et qui font des Cains là où furent des frères unis et se reposant sur le sein de cette mère qu'ils déchirent.

Mon Dieu, ils ont méconnu ces paroles de Jérémie : « *Voici ce que dit le Seigneur : « Rendez le jugement et la justice ; délivrez l'opprimé des mains de son persécuteur ; ne contristez ni l'étranger, ni l'orphelin, ni la veuve ; ne les opprimez pas injustement, et ne répandez pas le sang innocent en ce lieu. »* »

Quel profond sujet de méditation que cette guerre d'Amérique ! L'œil de Dieu peut seul découvrir le dictame capable de rendre la vie à ce peuple égaré !

Cette nation, naguère jeune et forte, s'élevait comme un jeune arbre aux pousses vigoureuses ; sa luxuriante beauté semblait rendre plus visible la caducité des vieilles nations. Là était l'espérance avec son sourire aux radieuses promesses !... Et voilà qu'un serpent est venu mordre au cœur cette reine du nouveau monde... Aujourd'hui, elle se tord ; ses membres sont secoués par d'affreuses convulsions !... Son sang coule à grands flots !... et les nations regardent, ... mais sans pitié !... Nulle n'a répondu à l'appel fait à l'humanité... Dieu veut-il donc qu'il en soit ainsi ? Veut-il que le sang lave le sang ? car l'Amérique, en se faisant libre, a transgressé la loi de charité, elle a brisé ses fers et de leurs tronçons a frappé en aveugle ; de cruelles représailles se sont produites ; et c'est toute sanglante que l'indépendance est sortie de ces ruines de l'esclavage.

Amérique, l'heure de te purifier est-elle venue pour toi ? Oui, esclaves et maîtres, vous avez tous péché ; qui a frappé sera frappé ! mais après cette grande hécatombe l'idée sortira victorieuse et sanctifiée ; l'idée qui est la volonté divine, et alors, Amérique, tu revêtiras de nouveau la tunique éclatante, et, marchant soutenue par le progrès et la religion, tu te montreras derechef en exemple non-seulement aux nations, mais à tes enfants qui comprendront que Dieu bénit la liberté qui ne se fonde point par la violence et le meurtre, mais qu'il se voit forcé de punir la licence qui a rougi ses mains dans le sang.

Pologne.

(Esprit Jean Sobieski. — Méd., Mlle P...)

Mes frères, priez pour les infortunés Polonais ! Si vous saviez combien ils sont malheureux ! Que de cœurs brisés, que de pères, que de

mères, séparés violemment de leurs enfants en les voyant massacrer sous leurs yeux ! Vous n'entendez pas leurs gémissements ; c'est que les bourreaux étouffent les cris de leurs victimes. Ah ! si vous pouviez les entendre, vous ne resteriez pas insensibles à leurs plaintes ! Ils ne peuvent vous le dire, et c'est moi, leur compatriote, qui viens inviter tous les spirités à prier pour eux ; car Dieu leur a donné de bien rudes épreuves à supporter. Ah ! si je pouvais leur parler et me faire comprendre d'eux, comme je le désire, je leur dirais :

« Enfants, courage ! Combattez et priez ! Le colosse aux pieds d'argile, qui croit vous étouffer sous sa masse pesante, n'y réussira pas ! Il sera humilié et refoulé dans ses solitudes, et tu refleuriras, ô Pologne ! plus belle et plus puissante que tu n'as jamais été. »

« Mais, me direz-vous, mes bien-aimés, pourquoi aucune nation ne vient-elle à notre secours ? pas même la France, nous qui l'aimons tant et qui l'avons appelée si souvent de nos vœux ? Pourquoi, lorsque le grand conquérant a passé avec ses aigles si près de nous, pourquoi n'a-t-il pas reconstitué notre patrie ? »

Je vous répondrai : « Chers compatriotes, ne soyez pas injustes ; car j'ai vu bien des cœurs bondir d'indignation aux récits de vos souffrances, mais ils ne pouvaient rien ! »

« Pourquoi, direz-vous encore, Dieu n'avait-il mis cette ardeur qu'au cœur des impuissants ? »

« C'est que, mes enfants, votre heure n'était pas et n'est pas encore venue. »

Si j'avais l'espoir d'être entendu, je vous dirais : Mettez votre confiance en Dieu ; priez, priez, et ne faites point décimer vos forces en efforts stériles, mais supportez vos maux avec patience et résignation ; réservez vos forces pour l'heure où Dieu vous appellera. Alors vous vous lèverez comme un seul homme et vous serez sauvés.

(Rédacteur.)

Cette communication a été donnée spontanément à une jeune fille de nos amies qui ne s'occupe nullement de politique, ses parents ne lisant même point ce qui concerne la politique extérieure. Quelle a été leur stupéfaction, lorsque quelques jours après ils apprirent la nouvelle révolution qui avait éclaté le vingt-deux janvier, le même jour. A l'instant où le médium relisait cette révélation, elle eut ce petit appendice de son esprit familier, qui fut suivi plus tard des communications de saint Louis et du même esprit familier.

Poniatowski se joint à Jean Sobieski pour demander des prières en

faveur de ses compatriotes. Kosciuszko est réincarné; il aidera puissamment à la libération de son peuple.

(Esprit saint Louis. Même médium.)

Regardez à l'orient, à l'occident, au midi et au couchant! Qu'y voyez-vous?... Partout le carnage, la discorde!... Ah! c'est que les esprits sont dans l'agitation; c'est qu'ils pressentent que le monde a besoin d'une régénération!

Pour vous, mes enfants, que toutes ces choses ne vous troublent point; vous avez choisi la meilleure part, et elle ne vous sera point ôtée. Travaillez et combattez l'erreur. Le temps du bonheur approche.

Je vous enverrai mon libérateur, a dit le Seigneur. L'heure de son arrivée va bientôt sonner, et sonnera en même temps le triomphe du spiritisme.

Priez pour que vous puissiez tous voir ce jour, le plus heureux peut-être de notre patrie, de cette France qui semble être l'objet des prédictions de Dieu, et qui, après avoir été la fille aînée de l'Eglise, sera la fille dévouée du Spiritisme; car l'Amérique en est la fille aînée.

Courage donc et confiance, mes bien-aimés; car avant le jour de la délivrance, il y aura de grandes tribulations.

(Esprit familial du même médium.)

Dieu tout-puissant, protégez les Polonais; abrégez leurs épreuves, si leur délivrance n'est point encore arrivée.

Jusqu'à quand, Seigneur, les nations s'entr'égorgeront-elles? Quand comprendront-elles enfin qu'elles sont sœurs et que tous leurs enfants sont frères?

Qui de vous n'a pu être Polonais, Russe, Anglais, Chinois, sauvage même? Qui sait s'il ne fait la guerre aux esprits qui furent ses pères, mères, frères ou enfants, dans une autre incarnation?

Grand Dieu, daignez les éclairer! Levez-vous, Seigneur, et venez au secours de vos peuples qui sont presque tous dans la détresse; car, de quelque côté que je porte mes regards, je ne rencontre que trouble et désolation! Leurs iniquités sont grandes; elles sont montées jusqu'au trône de votre justice! Mais, ô Dieu de bonté, le temps de faire grâce est arrivé!... Pardonnez! pardonnez; nous vous en supplions par les mérites de votre Fils, de la bienheureuse Vierge Marie, de tous vos saints, et par toutes les bonnes œuvres et les vertus que feront et pratiqueront vos nouveaux élus.

Ah! si ma vie pouvait être de quelque poids dans la balance de

votre justice, avec quelle joie je vous l'offrirais ! Mais qu'est-ce, grand Dieu, qu'un si faible holocauste comparé aux iniquités dont se sont couverts vos peuples ?

Ah ! Seigneur, abrégez ! abrégez, nous vous en supplions, les épreuves terribles qui nous sont encore réservées ! Que votre règne arrive sur la terre, nous vous en conjurons !

(Esprit Raveski. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Frères, je suis tombé sous le fer de ceux qui frappent sans trêve ni pitié. Mais, en tombant, j'ai mordu le fer qui m'a tué, et, croyez-le, la trace de ma rage, de ma douleur ne s'effacera pas ; mes frères la verront

Amis, par une de ces pitiés que Dieu seul peut avoir, j'ai vu avec bonheur votre réunion et je viens vous dire : « Aux noms de Dieu, de vos mères, de vos filles, de tout ce que vous aimez, priez pour la Pologne ! Elle est dans les douleurs de l'enfantement de sa liberté. Aidez-la, par pitié pour vous-mêmes, ne laissez pas le géant *écraser* tout ce qui la sépare encore de vous. »

Frères, frères, demandez à Dieu de mettre sa main devant lui.

De profundis.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Si les esprits versaient des larmes, les miennes laveraient le sang de *tous ces braves* ! Ils luttent, mais hélas ! leur heure de liberté n'est pas encore venue ; celle de la gloire seule a sonné pour eux... Et dire que je pouvais les sauver ! Ah ! j'ai été ingrat !... Avis à ceux qui portent une couronne.

(Esprit Raveski. — Même médium.)

Vous éprouvez une sorte de surprise en voyant que je me présente encore à vous ce soir. Ah ! c'est que l'âme qui souffre pour ceux qui sont restés sur la terre vient implorer le secours de la prière, afin qu'elle monte vers le Souverain éternel et qu'il daigne étendre sa main vers les opprimés.

Mes frères, oh ! mettez-vous à genoux et demandez au divin Juge de briser cette épée dont le colosse du Nord a fait un glaive avec lequel il frappe sans trêve, sans pitié. Mais, qu'importe ! il tue le corps, non l'idée qui vient d'en haut, l'idée que le sang polonais fait grandir et devenir si forte, qu'en dépit de l'opresseur elle s'implantera à jamais sur le sol.

Mes frères, priez cependant ; car bien des âmes sortent de leur enve-

loppe terrestre sans avoir *pardonné* ! Oh ! priez pour nous, je vous en conjure !

De 1792 à 1814.

(Esprit Jean Laurent. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Présent !... Enfant de Paris, engagé volontaire, vingt-trois ans de services, campagnes de la République et de l'Empire, mort à Montmirail !

Je vous suis étranger, pas tant que ça semble ; je suis camarade du père Saingal pour donner un coup de main aux tables. Il m'a affirmé, ce brave loup de mer, que je pouvais me présenter chez vous, et j'ai pris la permission de dix heures !

Vous avez là, au coin de la cheminée de votre *chambrée*, le portrait d'un ancien sous les ordres duquel j'ai aidé un peu les camarades à moudre les Prussiens au moulin de Valmy. (*Le portrait du maréchal duc de Valmy est près de la cheminée.*)

Chantons la carmagnolle, vive le son du canon !

Ah ! oui, qu'il ronflait gentiment, ce vieux brûle-gueule !... Une chose drôle, mais *identique*, c'est en rinçant les Prussiens que nous avons lavé nos carmagnoles : pour rendre hommage à la vérité, elles en avaient besoin ; la boue de Paris, faite par les amis de la fraternelle guillotine, les avait pas mal tachées.

Une fois ma besogne faite à l'armée de Sambre-et-Meuse, je trainai mes guêtres du côté en l'Italie.

La victoire, en chantant, nous *ouvrait* la barrière.

Nous l'aidions bien un peu, faut l'dire, car nous tapions rude sur les *Kaiserlichs* ! « La victoire couvre de ses ailes l'armée d'Italie, disait un bulletin. » (Soit dit entre nous, elle avait parbleu raison, cette bonne maman Victoire ; car nous avions de drôles d'uniformes ! Aussi on nous avait baptisés : *les sublimes déguenillés*).

Le général Bonaparte écrivait courrier sur courrier au comité de Paris : « Envoyez-moi vivement des souliers pour l'armée... » Je t'en moque !... pas plus de souliers que sur ma main !... Ils croyaient sans doute que nous étions, comme eux, des va nu-pieds ;... et le général de récrire et d'ajouter : « Envoyez-moi, avec les souliers, des pantalons... » C'était pas du luxe !... Mais pas plus de pantalons que de chaussures, sans lesquelles nous marchions bien tout de même... Le

comité n'envoyait rien. C'est, disait-on, que les citoyens voulaient faire venir leur mode pour l'armée... Eh bien ! que dit le général, à qui le comité échauffait les oreilles : « Soldats, vous avez battu et rebattu les Autrichiens qui, il faut le dire, sont de rudes à cuire ; c'est on ne peut mieux. Ma besogne ici est terminée, je vais aller voir ce qui se passe à Paris et vous préparer des uniformes neufs. »

Là, il s'est passé une chose qui mérite d'être citée ; écoutez bien, c'est pas une blague, quoique c'en ait l'air : *La Liberté*, qui était une digne et vertueuse fille, avait cédé sa place à une effrontée dont le nom de famille était *Licence* ; la vraie s'était envolée et rôdait tristement dans les airs... Écoutez bien ceci ! lorsque le général Bonaparte revint d'Italie pour voir un peu ce qui se passait, il flâna pendant quelque temps ; puis, le 9 thermidor, il fit avec les comités et tout le tremblement comme nous avons fait pour les Prussiens à Valmy et les Autrichiens en Italie ;... très-bien ! puis, il parla ainsi : « Peuple de citoyens français, vous aimez la liberté ; je ne viens pas violenter vos goûts. La liberté s'est envolée, mais laissez faire mon aigle ; il est dressé comme il faut ; je vais le déchaperonner et l'envoyer chercher la liberté qui plane sur les tours de Notre-Dame... » Ce qui fut dit, fut fait... Explique qui pourra ce qui se passa !... Mais, au lieu de la liberté, l'aigle apporta un *canard* dans sa serre !... Il paraît que c'était une liberté habillée ainsi pour la circonstance ; aussi se mit-elle à barbotter, ... et, à cette heure, vous pouvez encore la voir dans un des bassins.... Mais j'en reviens aux campagnes.

Partant pour la Syrie, le jeune et beau *soldat*.

Je ne veux point vous faire suivre la grande armée pas à pas ; l'historien du Consulat et de l'Empire vous a conté tout cela, mais moi, j'ai vu !... et peut-être faut-il cela pour le croire, ... *j'ai vu* nos drapeaux flotter sur toutes les capitales, les rois apportant les clefs de leurs royaumes à l'ex-lieutenant d'artillerie, en ôtant, pour le saluer, leur couronne ni plus ni moins qu'un bonnet de coton, et lui de dire : « Cela coiffera joliment Joseph !... En voilà une qui ira à Louis comme un feutre, etc., etc. » Il était très-bon frère, S. M. I. notre empereur !... J'ai vu la France devenir si grande, si puissante, que les bras humains ne pouvaient plus la contenir. L'embonpoint outré n'est pas sain... Hélas ! aussi le grand Médecin (vous comprenez ?) dit : « Ce pays s'est engraisé aux dépens des autres ; cela n'est pas juste, il faut qu'il maigrisse. Mais, puisque les remèdes humains ne peuvent rien sur lui, qu'il a un sang si ardent que personne ne peut l'arrêter,

employons les grands moyens... » Alors l'armée marchait sur Moscou ;... il faisait un temps doux comme miel, et, pour se distraire en route, on gagnait des batailles ; c'était gentil !... Arrivé dans la capitale, ... les oiseaux étaient dénichés en faisant sauter ce Kremlin dont on a tant jaser ; puis, à peine étions-nous là que v'là un des remèdes du grand Médecin, qui est administré en manière de moxa ;... le feu nous chasse... Mais, sans doute pour suivre l'usage des bains russes, voilà la neige qui tombe, et du feu nous passons à la glace... Tenez ! je n'aime plus à jaser de cela, ... même ici les yeux, que je n'ai plus, me piquent, et je retrouve des larmes !... Pauvre armée ! pauvre pays !... et vous aussi, mon empereur, je pleure sur vous !... Ah ! quelle autre main que celle du bon Dieu pouvait changer ainsi les choses ?... Nous repartons pour la France, gelant, mais donnant des dégelées aux Russes, mourant en donnant la mort, battant toujours, ... chassé non par les hommes, sacredieu ! mais par la misère et le froid... Enfin, nous arrivons ; on fait l'appel de la grande armée, ... le silence répond !... Elle était allée se faire soigner à l'ambulance d'en haut. Mais il restait encore quelques vieux, sur qui ni feu, ni neige, ni cosaques n'avaient pu mordre ; ce fut un levain de bravoure ; on les mélangea avec de jeunes conscrits, et une nouvelle armée fut reformée. Jeune, habillée de neuf, ... mais il n'y avait plus la même confiance ! l'aigle se déplumait... Était-ce la liberté qui voulait sa revanche pour l'histoire du canard ? En mon particulier, je le crois !... On aura beau faire, elle arrivera à ses fins ; car elle est joliment appuyée... Mais cela ne nous regarde plus ; bouche close, mon vieux Laurent !...

Ma chère dame, vous n'avez pas fait la campagne de France, comme de juste ; j'en suis fâché, car on peut dire que jamais on ne verra un plus beau malheur !... C'est plus qu'une victoire que cette lutte d'une armée contre l'Europe !... Les lâches étaient cent contre un !... et nous les battions !... Il a fallu qu'ils trouvassent des aides bourreaux et des mouchards pour arriver à leurs fins !... Par bonheur pour moi, une balle et deux coups de pointe m'ont *terminé* à Montmirail... Je me suis senti touché à mort, ... et j'ai dit à un camarade encore intact : « Vieux, porte-moi dans un coin ! » Il m'a déposé derrière la haie d'un jardin, puis m'a dit : « Au revoir, Laurent ; ça me désoblige de te quitter, mon pauvre vieux, mais faut aller jouer de la clarinette avec les autres. V'là mon bidon. Bon courage ! Mes amitiés à la vieille garde, si tu vas la rejoindre. »

Resté seul, il me passa une idée si vieille, que je ne la reconnaissais plus !... Quand je dis une idée, c'est pas le mot, c'est plutôt un sou-

venir!... Je vis la mère Laurent lorsque j'étais encore un gamin et qu'elle me disait : « Jean, as-tu fait ta prière au bon Dieu?... Mon fils, faut pas l'oublier... » Là, parole d'un soldat ! j'ai entendu la voix de la bonne femme!... mais j'avais oublié!... et cependant je sentais qu'il était temps de prier! La tête me tournait;... à tout hasard, je dis le plus haut possible, dans l'espoir qu'il m'entendrait : « Mon Dieu, ayez la bonté de m'excuser, si je ne sais pas vous parler comme il faut ; » puis, bonsoir les amis!... le vieux soldat avait laissé son uniforme près de la haie; j'étais venu retrouver les camarades de Sambre-et-Meuse, d'Italie, des quatre coins du monde; ils me reçurent très-bien... Lorsque je me réveillai, il y avait là plusieurs des sœurs de charité des hôpitaux militaires; mais ici elles se nomment des anges gardiens! Ce sont eux qui nous font le catéchisme: v'là celui qu'il faudrait apprendre aux curés!... Ça viendra.

Au plaisir, madame et monsieur; je reviendrai. Nous parlerons Afrique, mon officier; je n'y ai pas été en chair et en os, mais seulement comme amateur, pour aider quelques pauvres diables à emboîter le pas afin de venir ici.

Victimes de la Restauration.

(Esprit Ney. — Méd. M^{me} H. Dozon.)

On me nommait le *Brave des braves*;... ne m'accusez pas d'orgueil parce que je rappelle ce titre!... La gloire humaine place sur la tête une couronne, mais elle reste dans la tombe avec les autres ornements!!

Soldat, j'ai porté haut le drapeau de la France. J'aimais mon pays. Je devais tout à l'empereur, a-t-on dit... Mais, lui, ne me devait-il rien? N'ai-je pas écrit avec mon épée les plus belles pages des victoires de l'Empire? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté? N'avait-il pas un assez beau lit de lauriers sur lequel se reposer? Il a voulu, Titan terrestre, s'attaquer à ceux qu'on *déifie*, et il a été foudroyé! N'était-ce donc pas assez d'avoir empreint la poussière de ses pieds sur leurs bandeaux? (Allusion au *Dieu des bonnes gens*, de Béranger.) En vain je cherchai à lui montrer le danger; mais il était de ceux qui aiment à le braver!... et le géant fut enchaîné par ces hommes dont si longtemps il avait fait des pygmées! Je devais le suivre dans sa défaite comme je l'avais suivi dans sa gloire; hélas! je restai!!!

Un autre fut replacé sur le trône par des mains ennemies,... et je restai encore!... Mais le cœur et l'honneur ont des voix qui arrivent

toujours à se faire entendre; elles me dirent : « Va rejoindre celui qui t'a fait tout ce que tu es, qui t'a donné tout ce que tu as... » et mon épée *palpita* dans ma main,... elle me reconnaissait; son fer allait vers l'aimant... Je retournai à l'empereur, mais l'aigle ne s'éleva qu'une minute et alla tomber sur le rocher de Sainte-Hélène!

Vous savez cette honteuse page de la Restauration! elle porta avec le sang français un toast à son retour. Ma conduite a été jugée avec sévérité; mais rejoindre l'empereur était réparer.

Ma mort fut la plus belle de mes victoires! car j'ai vaincu toute haine, et les balles ont frappé un chrétien. Je n'ai point oublié ce moment... Il y a de terribles souvenirs;... ils ressemblent à des expiations;... ils survivent longtemps, longtemps!... Je vois cette matinée!... En allant *me placer*,... j'entendis chanter un gentil oiseau;... plus heureux que moi, pensai-je, il reste près de ses petits;... je sentis des larmes me monter du cœur aux yeux, je les refoulai;... je voulais mourir en soldat;... j'ai commandé le feu;... un épouvantable coup m'a frappé,... je suis tombé;... je souffrais,... puis, plus rien!... Je me suis réveillé de longues heures après;... je ne comprenais pas ce qui s'était passé;... je me souvenais cependant de l'instant où j'avais dit : *Feu*,... du coup qui m'avait renversé,... et je n'éprouvais plus de douleur!... Où suis-je? telle fut ma pensée,... et mes yeux s'ouvrirent... Alors je compris!... Le maréchal de France, le prince de l'Empire, dormait à jamais dans la tombe!... Le pécheur humble et repentant venait rendre ses comptes au Roi des rois...

(Esprit Staël. Même médium.)

Vous venez de recevoir une communication du maréchal Ney, et vous vous demandez qui a pu attirer cet esprit, que vous n'aviez point évoqué et qui s'est produit spontanément.

Il y a une étude à faire sur les temps où les passions politiques poussent les fils de la même patrie à ensanglanter le sol maternel, en se servant de cette arme que l'on nomme *réaction*; cette étude devait vous être donnée. Voilà pourquoi une des plus célèbres victimes de la réaction bourbonnienne est venue à vous.

Il faut avoir vécu dans un temps de réaction, pour comprendre jusqu'où peuvent conduire les ressentiments, les amères récriminations des souvenirs et des regrets politiques. Nous chercherons à faire une étude des temps que nous avons traversés, et que *d'ici* nous jugeons sans partialité. La terre est bien petite, vue d'en haut; aussi nous est-il plus aisé d'embrasser l'ensemble et de formuler un jugement

impartial. Ici nous sommes notre propre la *postérité*; nous voyons les événements dégagés de ce qui souvent empêche les contemporains d'être des juges équitables.

L'*Inévitable* venait de renverser le vieux trône des Bourbons, et, de ses débris, l'anarchie avait construit l'échafaud d'où l'âme pure de Louis XVI devait s'élever vers son Dieu. Louis était une nature tenant du roi et du peuple; roi par l'éducation, peuple par une sorte de brusquerie et la simplicité de ses goûts; il aimait le bien; son cœur avait les aspirations bourgeoises de l'honnête homme, du bon mari, de l'excellent père; des tendances libérales le portaient à détruire plusieurs abus. Mais l'heure était venue où le tocsin révolutionnaire devait réveiller les peuples. Louis fut emporté par le souffle qui animait les mondes, pour les purifier des miasmes du passé dans cette grande hécatombe humanitaire. Pendant que les esprits d'erreur égaraient le peuple français et lui faisaient traîner la tunique blanche de la liberté dans la boue et le sang, un homme se frayait, à coups de sabre, la route vers le pouvoir. Génie immense envoyé par Dieu, il se mesura avec l'anarchie aux mille bras, qu'il terrassa.

Les partisans de la révolution ont fait un reproche injuste à Napoléon I^{er}, en disant *qu'il pouvait* fonder la république et donner la liberté, non-seulement à la France, mais au monde entier. Erreur! les peuples sont comme les enfants; ne coupez pas leurs lisières tout d'un coup; laissez-leur le temps d'essayer leurs forces, de prendre de l'expérience. Les peuples ont des âges comme les hommes. Après avoir quitté les bras de la royauté, la France a voulu marcher trop rapidement, elle s'est égarée. Napoléon ne pouvait rien autre que ce qu'il a fait... Vous confondez sans cesse l'anarchie et la révolution. Napoléon devait enchaîner la première; là était sa mission. La seconde avait pris droit de naturalisation sur votre globe; nulle main humaine ne peut l'en bannir; Dieu la maintient en la nommant *le progrès*. Ne la voyez-vous pas grandir tous les jours et montrer le pouvoir de sa virile jeunesse? Qu'importe le nom de vos institutions gouvernementales? Qu'il soit empire ou république, le progrès conduit avec lui tout ce qui est noble et puissant en action, tout ce qui donne la vie et régénère, dès lors la liberté!

Peuples, ne soyez pas impatients; « la main de Dieu resème les champs de l'avenir; donnez le temps à la bonne graine de germer; soyez calmes, soyez justes; ne laissez pas les mauvaises passions vous aveugler; là où le bien se montre, ne fermez pas les yeux; ne cherchez

pas à briser l'instrument dont Dieu se sert, car il est un des rouages du progrès. »

Une autre accusation portée contre Napoléon I^{er} est le meurtre de Vincennes. Ma voix sera entendue et écoutée de peu d'entre vous, mais l'avenir *croira* ce dont le présent *doute* encore. Je dois donc à la vérité de dire que Bonaparte ne fut pas coupable de la mort du duc d'Enghien. Ceux qui arrêterent ce prince créaient un embarras *volontaire* au premier consul, en même temps qu'ils frappaient une des branches les plus vertes, les plus fortes de la famille des Bourbons. Buonaparte voulait faire grâce ; il n'aimait pas verser le sang inutilement ; il comprenait qu'il s'aliénerait le parti royaliste ; enfin, l'homme de guerre estimait la valeur de ce jeune prince, et une voix intime lui parlait en sa faveur. Napoléon avait donné ordre, dans le cas où la condamnation serait prononcée, de surseoir jusqu'à une heure indiquée!... Mais le même esprit qui présida à l'arrestation *hâta* le meurtre ; celui qui devait porter la grâce resta plongé dans un sommeil *incompréhensible* ; une léthargie magnétique l'enchainait ; l'heure passa!... Buonaparte resta chargé, devant le monde et l'histoire, d'un crime qu'il n'avait pas voulu... Sa douleur fut immense ; il pleura sur la victime et sur sa gloire, qui était tachée par ce noble sang... La grâce élève, mais le soupçon d'un meurtre est une ombre désolée qui plane et assombrit *la vie de celui sur qui elle passe*. Napoléon ne se pardonna jamais d'avoir chargé un autre du soin de porter la grâce. Un soir, au milieu d'une triste veillée à Sainte-Hélène, il était plongé dans une rêverie profonde, tout à coup il se leva en s'écriant : « Un cheval, un cheval!... » Puis il retomba sur son fauteuil, disant à Montholon, qui veillait avec lui : « Je me croyais à Paris et voulais porter la grâce à Vincennes ! »

Je ne veux pas vous faire écrire l'histoire de l'empire, cette grande épopée qui se termina par la plus sublime comme la plus sombre des hécatombes, *Waterloo* ; je reviens au début de cet entretien, les réactions politiques. En vain le parti de la *restauration* voudra-t-il opposer *le droit*, la main impartiale de l'histoire écrira, pour les flétrir, les vengeances qui s'exercèrent alors. Là, ce sont Bories et ses compagnons exécutés sur un soupçon ! ici, les assassinats tolérés dans le Midi ;... puis, dans cette longue liste de victimes se montrent Labédoyère et l'héroïque prince de la Moskowa ! !

Ah ! arrêtons-nous ici ; ne soulevons pas ce manteau qui fut porté par le guerrier, sur tous les champs de bataille, par le vainqueur d'Elchingen, d'Ulm, de la Moskowa et de maints autres combats, et qui aujourd'hui couvre le corps que les balles françaises ont frappé ! !

Soldats, qu'elle fut cruelle l'implacable discipline qui vous fit obéir à l'*implacable* vengeance de ces souverains qui s'arrogeaient le droit de mort pour briser cette formidable épée, dont tant de fois la pointe les avait touchés au cœur... Oui, soldats de l'empire, qui dira ce qui se passa en vos âmes en entendant votre général vous commander ce *feu meurtrier*?... Ah! il avait compris, lui, votre camarade, votre chef, que sa voix seule était assez puissante pour vous faire obéir!... Mais il y a des souvenirs qui ont un ferment si amer qu'il engendre la haine... L'armée n'oublia jamais le 7 décembre 1815!

Et vous qui aviez renoncé au seul droit divin des rois, celui de faire grâce, n'avez-vous donc pas compris que la terre arrosée du sang le plus glorieux aurait un bouillonnement qui vous rejeterait loin d'elle?...

Justice de Dieu, n'use pas de ton droit!

Clémence de Dieu, donne aux coupables le regret!..

Et vous, peuples, abdiquez vos ressentiments; qu'une seule prière monte vers l'Eternel, résumée dans ce mot: « *Pardon!* »

Le gouvernement temporel des papes jugé par la diplomatie française.

RECUEIL DE DOCUMENTS, PAR M. EM. HUMAINE, SECRÉTAIRE PARTICULIER
DE S. A. I. MONSIEUR LE PRINCE NAPOLÉON.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Cet ouvrage porte avec lui son appréciation; c'est de l'histoire avec la logique brutale des dates.

Pour être ministre du Dieu d'amour et de charité, il faut être colombe. Pour être souverain, il faut être aigle ou lion. Composez donc un pouvoir ayant ces deux natures; l'une annulera l'autre, et vous aurez la faiblesse ou l'absolu.

Un ministre de Dieu ne doit gouverner que les âmes.

S'il règne sur des corps, il faudra les rigueurs des rois.

Et Christ a dit: « Ne vous servez pas du glaive. »

Le pouvoir temporel est un embarras de conscience pour le Saint-Siège.

Le gouvernement pontifical a de tout temps été un rouage qui n'a fonctionné politiquement qu'avec des efforts contre la nature évangélique.

Jésus-Christ n'a possédé que la puissance spirituelle... tout est là.

(Esprit Lamennais. — Même médium.)

Que peut-on opposer à cette brochure? La réfuter est nier l'histoire; c'est biffer les documents de la diplomatie. Lisez-la donc et, la main sur votre conscience, demandez-vous si la dignité du Saint-Siège n'est pas amoindrie par le pouvoir temporel? Qui n'éprouve la souffrance de la honte en voyant les trafics misérables, les déprédations de toutes sortes, auxquels a recours le gouvernement pontifical, et par suite le relâchement des mœurs? Lisez donc, vous dis-je! Là, c'est Madame de Sévigné écrivant à M. de Coulanges le 26 juillet 1691 : « Vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave, mon pauvre cousin; vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyait dans cette grande ville; il en conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations; faites comme lui, tirez les mêmes conséquences... » Plus tard c'est M. de Chaulnes, 1669; puis, en 1769, le marquis d'Aubeterre. Ils déplorent et prévoient que le pouvoir temporel des papes doit tomber. Ainsi, de siècle en siècle jusqu'à vos jours, le doigt de Dieu ébranle la couronne du souverain terrestre; car *Il veut* que celui qui doit représenter le plus grand des pouvoirs soit au-dessus de tous les trônes et que sa couronne soit l'auréole des saints; *Il veut* que le calice soit d'or pur et que l'alliage ne souille plus le divin sacrifice; *Il veut* que nul vendeur n'entre dans le temple.

Combien l'a-t-on déjà dit sans être écouté? Eh bien! voilà que le jour arrive; voilà qu'encore une fois le Temple doit reprendre ses nobles attributions. Qu'est-ce que le Temple? Saint Jean vous dit : Jésus parlait de lui-même en disant : « *Je rétablirai le Temple en trois jours.* » Le Temple est Jésus, l'Esprit divin. Sans lui, pas d'Eglise, pas de Temple!!! Eh bien! encore une fois, *rebâtissez* ce que les esprits d'erreur ont dégradé; rendez à Dieu ce qui est à Dieu et au monde ce qui lui appartient. Que les gardiens du Temple soient des lévites à la robe sans tache et non des centurions; ceux-ci combattaient avec le glaive pour les biens temporels; les premiers montrent la croix et la font adorer.

(Esprit Cagliostro. — Même médium.)

La prophétie qui m'est attribuée dans cet ouvrage n'a pas existé. Mais j'ai souvent annoncé que le pouvoir temporel serait détruit, et pour cela il ne fallait alors, comme aujourd'hui, que jeter les regards

en arrière et sur le présent, voir le point de départ du *pouvoir* des papes et où il est arrivé, pour conclure que la loi du divin Fondateur, étant violée, elle doit être rétablie. La parole de Dieu est éternelle et ne passe point. C'est donc en se basant sur la *vérité* que l'on peut dire à coup sûr que les successeurs de saint Pierre ne peuvent être *rois de la terre*.

S'il a plu à Dieu de laisser subsister l'erreur, c'est qu'il a voulu prouver que quiconque viole ses lois arrive par cette infraction aux abus et à la destruction. L'humanité n'est plus dans l'enfance ; elle a son libre arbitre et s'en sert pour juger le mal et le bien. Individuellement vous pouvez avoir vos intérêts ou vos sympathies, mais vous êtes des détails. Les masses sont l'ensemble ; ce sont elles qui jugent en dernier ressort : « *Vox populi, vox Dei.* »

Souvent on a pu douter de cette vérité, en entendant les cris de colère, en voyant les terribles effets du jugement populaire ! Mais, lorsque vos campagnes sont ravagées par la tempête et la grêle, Dieu n'a-t-il pas ses vœux, et par cette nuée l'air ne se trouve-t-il pas purifié ? Savez-vous quels miasmes pestilentiels vous entouraient ?... Ah ! ne sondez pas les mystérieux décrets ! Priez, priez pour que le Seigneur inspire la douceur et la justice à ceux qui doivent être les exécuteurs de ses volontés. Priez, courbez-vous, pauvres mortels, et *laissez passer la justice de Dieu* : justice, entendez-vous, mais non vengeance.

Esprit de coterie.

(Médium, M^{me} H. Dozon.)

Il y a dans l'esprit de coterie un égoïsme qui fait tout sacrifier à l'idée ou intérêt dominant. Le plus souvent c'est, je répète le mot, l'*intérêt* qui dirige l'*absolutisme* des coteries.

On pourrait lui appliquer l'axiome : *hors de nous point de salut*. Mais cette fois c'est aux choses temporelles qu'il s'adresse.

La coterie sacrifie volontiers l'âme pour le corps ! elle dirige la main du mourant et profite de la faiblesse corporelle pour déchirer les contrats des familles et les rétablir à son profit. Est-elle politique ? elle se fait *souveraine*, et cherche à détruire tout ce qui ne se montre pas son courtisan. Elle aiguise les armes. Toutes celles qui frappent et tuent sont les plus *à sa main*. La calomnie écrit, sous la dictée de la coterie, de longues colonnes dans les journaux ! La médisance, poussée par le même esprit, va fouiller dans les archives des familles, dans la vie in-

time ; puis sa cruelle *incharité* met au jour ce que Dieu lui ordonne de taire ! *La coterie* aime à jeter la première et dernière pierre ; la tombe en reçoit plus d'une, et leur lugubre retentissement n'effraye pas la main qui les lance ; car ce bruit sera pour la coterie *un moyen*. Vous comprenez toute la valeur de ces mots : *Un moyen* ; c'est l'échelle qui fait arriver à tout... Le bien et le mal s'en servent. Le bien l'appuie au ciel et les anges la soutiennent. Le mal l'enfoncé dans un égout ; elle a les pieds dans la vase, les reptiles s'y attachent, et le sommet n'arrive qu'à la terre.

Oh ! *le moyen*, c'est la charité, la gloire, ou le *fratricide* et la honte !

La coterie religieuse a ses erreurs. Je ne veux pas en les disant déchirer la robe qui fut mon linceul !... Hélas ! « *Je connus ses erreurs et les ai partagées !* » Individuellement vous trouvez de la tolérance, des vues larges et éclairées par la lumière divine. Réunis par la trame noire de la coterie, les serviteurs de Dieu se laissent guider par l'esprit d'intolérance et souvent d'ambition. Savez-vous pourquoi ?— C'est que l'homme s'isolant de ses semblables pour ne vivre qu'avec Dieu sera toujours digne de la mission qui lui est confiée. Pas de coterie pour qui doit n'avoir que des frères ; pas de coterie pour qui doit demander d'une main afin de donner de l'autre ; pas de coterie pour qui doit rendre à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est à Dieu. Oui, à Dieu ce qui est à Dieu ! c'est-à-dire toutes les âmes, *toutes !*

Frères, entendez-vous ? Ah ! je ne suis plus ni la victime ni l'esclave de la coterie ; mais, libre de ses liens, je ne les ai pas oubliés ; je porte encore leurs douloureuses marques !... N'est-ce pas la coterie qui m'a fait tomber des hauteurs de la chaire évangélique *sur un banc politique et un fauteuil académique* ? La chute a été rude, et j'en éprouve le contre-coup ! Oh ! redoutez ces pactes contractés par l'orgueil ! car vouloir *imposer ses idées est orgueilleux*. Si vous agissez selon la loi et la volonté de Dieu, suivez sa divine doctrine ; allez par les places et les carrefours appeler bons et mauvais ; nourrissez toutes les brebis, soit celles de votre bercail ou des autres. Si elles s'égarant, souvenez-vous du divin Berger, et, bons pasteurs, prêtez votre force à ces pauvres brebis ; rapportez-les vers le grand troupeau.

Mes amis, prêtres ou laïques, nous avons tous le sacerdoce de la charité ; c'est la seule coterie permise.

(Rédacteur.)

Je ne puis indiquer ici aucun nom, car il flagellerait des prêtres prévaricateurs ; il me suffit que cette communication ait ouvert les

yeux du frère de cet ancien ministre de Dieu, et qu'il l'ait amené à obtenir la cassation de son testament par deux jugements : l'affaire est en dernier ressort.

De la justice divine.

(Esprit saint Louis. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

« Si l'on vous donne un soufflet sur la joue droite, tendez la joue » gauche. » Ne comprenez pas que ce soit un coup matériel dont il est question, mais bien du pardon de l'injure et de cette douce mansuétude qui veut désarmer la méchanceté par la douceur ; elle semble dire : « Je suis à votre merci ! » Frappez-vous celui qui ne veut pas se servir de ses armes ? Les lois humaines ont fait de la vengeance un point d'honneur ; il fut un temps où la *réparation* par les armes était en quelque sorte forcée. Les lois ne réprimant pas le *coup porté*, les hommes se faisaient justice eux-mêmes ; le duel alors prévenait l'assassinat. Relativement, il était un bien. Il s'établit même des tribunaux connus sous le nom de cours d'honneur, où l'offense et la réparation se jugeaient. Il semble qu'en se civilisant et s'adoucissant, les mœurs ont dû abolir le duel, mais il faut plus que la civilisation pour réformer les abus des nations, il faut la morale. Elle seule peut donner les notions vraies du bien et du mal. La morale est une balance tenue par la main de Dieu ; elle égalise la somme du bien par le bien. Mais tant que le mal est d'un côté, l'équilibre manque selon la divine Justice, et il en sera ainsi tant que l'humanité ne comprendra pas *l'esprit de l'Évangile*.

« Si l'on vous dérobe votre manteau, donnez encore votre tunique. » Évidemment vous ne devez pas vous attacher à la lettre de ces paroles. L'esprit évangélique ne peut vous conseiller d'encourager le vol, la rapine. Si c'est la misère qui y a porté votre frère, ayez pitié de sa détresse ; non-seulement ne le livrez pas aux juges, mais venez à son aide. C'est ainsi que vous accomplirez le précepte, et *donnez une tunique à celui qui aura dérobé votre manteau*. Mais si la mauvaise foi, poussée par les désordres de la cupidité, vient prendre la part qui vous est due, employez tous les moyens possibles que vous suggérera la charité pour faire entrer la justice dans l'âme du coupable ; puis, s'il se refuse à réparer ses torts et qu'il vous frustre illégalement, souvenez-vous que Christ a dit *de rendre à César ce qui lui est dû*, et que par là il entend que la justice doit être faite. Donc adressez-vous à qui

la rend légalement ; redemandez votre dû ; ne mettez ni passion ni colère.

Esprit de justice.

(Esprit Lamoignon. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

La justice, dit-on, est souvent injuste ! Savez-vous pourquoi ? Tant que les institutions humaines n'auront pas le pied de la croix pour base rien ne sera stable. Soumises aux vents des passions terrestres, les lois, et ceux qui les font ou les exécutent, seront soumis de même à des *oscillations*, et dès lors à des erreurs ; là où vous croirez voir la vérité, un mouvement de variation se fera, et l'erreur remplacera ce qui était la justice ! Car, sans cette admirable unité de l'Esprit de Dieu, il n'y a rien de vrai ; et le spiritisme, en prouvant la religion comme, du reste, la religion prouve le spiritisme, élargit la base morale des institutions et ne permet point aux hommes de s'éloigner de la vérité. Il y a de grandes vertus dans la magistrature, mais il y a aussi beaucoup de sceptiques, de matérialistes. Ceux-ci veulent sans doute être intègres, justes, probes ; mais ils s'égarent souvent, la voix du monde et des passions les empêchant d'entendre celle de Dieu. La connaissent-ils ? Qu'ils apprennent à la distinguer, ils seront dans le vrai ; car, voyez, il y a eu des hommes de bonne foi qui ont commis les iniquités les plus monstrueuses ! Louis XVI a été jugé, condamné ! Parmi ceux qui ont commis ce grand forfait, la plupart de ces prétendus juges étaient des esprits d'erreur ; dans le nombre se trouvaient des natures *droites selon le monde*, mais qui ne s'étaient pas appuyées sur la loi de Dieu ; et dès lors elles tombèrent dans l'abîme du crime. Que le magistrat soit *spirite* et il sera juste.

Hypocrisie.

(Esprit Lamennais. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Jeune homme, je viens ce soir à vous ; car je veux vous remercier encore de votre bon vouloir pour ce pauvre esprit à qui l'on a tant et si souvent jeté l'anathème.

Mon jeune ami, je vois en vous un cœur ardent sous des formes calmes ; c'est le lac qui a des *orages* souvent plus dangereux que la mer. Il faut donc, mon enfant, apprendre de bonne heure à maîtriser ces coups de vent qui font quelquefois sombrer les navires les plus fortement pontés.

Mon jeune ami, vous arrivez dans la vie avec les généreuses aspirations qui font les hommes de courageuse vigueur ; mais, croyez-moi, ne vous laissez pas dominer par votre sang généreux ! Étudiez ce monde où vous allez avoir à combattre ; et pour cela apprenez à connaître les ennemis les plus redoutables. Le premier peut-être est l'hypocrisie ; méfiez-vous-en. Si vous rencontrez son regard louche, sa voix mielleuse, son sourire se montrant sur des lèvres fines et droites, ah ! détournez-vous ; car vous serez frappé avant que votre bras ait pu parer le coup... Ami, c'est l'hypocrisie qui a lancé la première pierre contre mes ouvrages ; car elle se voyait démasquée. C'est elle qui a cherché à jeter de la boue sur ma tombe.

L'hypocrisie, mon enfant, est l'arme des lâches et de la duplicité ; c'est le coup de Jarnac qui frappe trahissement.

Mon enfant, je vous le disais, si faire se peut, évitez de rencontrer un adversaire aussi indigne de se mesurer avec la loyale bonne foi ; mais cependant, si votre conscience vous dit de marcher à lui, oh ! avancez la tête haute, le front découvert ; que vos yeux limpides et bien ouverts soient des miroirs où l'hypocrisie, voyant son image se refléter, s'éloigne peut-être épouvantée.

Mon jeune ami, ne croyez pas cependant, parce que votre ennemi aura fui, être préservé de ses coups. Non ; l'hypocrisie est comme les miasmes pestilentiels qui sont invisibles, mais donnent la mort.

Mon enfant, ne cherchez donc pas des armes humaines pour le terrasser. Demandez à Dieu son secours ; Lui seul a la force, dont Il vous accordera une part avec laquelle vous serez véritablement invulnérable. La femme écrasant la tête du serpent est un emblème qui peut s'appliquer à l'hypocrisie : la faiblesse détruit l'esprit du mal, si Dieu lui en donne le pouvoir.

Mon ami, il est un autre esprit difficile à vaincre ; c'est celui qui nous montre la vie comme un champ où nous pouvons cueillir toutes les fleurs qui charment nos yeux... C'est surtout à ce *midi* du jour, où vous êtes, qu'il est difficile de ne pas se laisser éblouir par ces filles de la terre.

Là encore, mon enfant, demandez à la divine Sagesse de vous guider ; qu'Elle vous montre sous ces touffes de fleurs brillantes, qui semblent si belles et si suaves, le reptile immonde.

Mon enfant, ne prenez pas pour le bonheur les folles joies du plaisir. Ne flétrissez pas votre âme ; car, lorsque vous devrez partager les douces émotions de la joie bénie, vous seriez comme une terre aride où les bonnes graines ne peuvent germer.

Je voudrais, mon jeune ami, vous tracer une esquisse des principaux devoirs de l'homme chrétien, mais les heures terrestres sont si rapides qu'à peine commençons-nous un entretien avec vous, le temps a fui et nous force à suspendre ce que nous désirerions encore ajouter. Je m'arrête donc aujourd'hui, mais je reviendrai continuer ces études et chercher à vous montrer la route que vous ne devez cesser de suivre.

(Rédacteur.)

Nos lecteurs ont vu l'article : *Cherchons à nous entendre, ne nous querellons pas.* (Tome IV, page 62.) Eh bien ! j'ai remis à ce journal, qui se prétend catholique, tous mes ouvrages sur la promesse de son éditeur de m'envoyer chaque numéro qui traiterait du spiritisme. N'ayant rien reçu, je croyais que ce journal avait renoncé à ses attaques, qui nous font, du reste, une propagande des plus actives, lorsque j'appris qu'il ne cessait de vociférer contre nous. Je l'ai plaint d'avoir montré une *perfidie* aussi grande et me dispenserai de me procurer ses articles, qui, loin de nous terrasser, nous amènent chaque jour de nouveaux prosélytes.

Ce rédacteur a cependant entendu de ses propres oreilles le Saint-Père lui dire qu'il considérait le spiritisme comme une manifestation de Dieu ; que, loin de la repousser, il fallait l'étudier. En conséquence, à son retour en France, il se rendit chez un évêque pour lui rapporter ce qu'il tenait de la bouche de Sa Sainteté et lui demander les motifs qui l'avaient porté à interdire cette science divine d'une manière expresse. Cet évêque lui raconta qu'ayant fait venir à son évêché plusieurs prêtres, dont un médium, ils avaient en effet obtenu que la table se soulevât d'une manière remarquable à plusieurs reprises, mais lorsqu'un proposa de mettre l'image de la sainte Vierge sur cette table, certifiant que les démons qui étaient venus l'animer *n'oseraient* plus s'en approcher ; l'expérience faite, le résultat prédit eut lieu, ajouta le prélat. Quelques jours après, ledit rédacteur, se trouvant chez la personne dont je tiens cette anecdote, la raconta. Il lui fut alors proposé de mettre sur la table tournante un camée qu'il portait et où se trouvait gravée une image vénérée ; il accepta, et, à sa grande confusion, non-seulement la table se leva, mais, avec son pied, frappa des mots trop significatifs à l'adresse de M. le rédacteur et d'un de ses amis présent à la séance. Je comprends pourquoi il y a des personnes qui n'aiment pas les esprits.

(Esprit Labruyère. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

L'âme de l'homme religieux est l'or le plus pur ; celle de l'hypocrite, du ruolz ; elle n'a que l'apparence. L'homme pieux prie ; l'hypocrite *marmotte*.

Allez à la messe du matin, vous apercevrez dans l'ombre un homme agenouillé, grave, recueilli. Il ne regarde que dans sa conscience ; c'est le vrai croyant... A la grand'messe, regardez, à la place la plus apparente, cet autre homme !... Les mains chargées d'un in-folio dans lequel il *semble* lire ; ses lèvres s'agitent par un mouvement *trop* visible ; son regard *oblique* de tous côtés sous l'ombre de ses paupières demi-fermées ;... *il pose* pour le recueillement,... c'est l'hypocrite !

Est-on en carême ? il fait une véritable course *aux clochers* ; *il se montre* dans toutes les églises ; il semble ne se nourrir que des choses *spirituelles*, tant il paraît affaibli par le jeûne et les austérités... Le Christ, selon lui, aurait dû jeûner plus de quarante jours... S'il osait, il l'accuserait de gourmandise et de sensualité !... Les hautes vertus trouvent toujours des jaloux !... Par ce principe, sans doute, les voisins de l'hypocrite assurent qu'il se répand un parfum venant de sa cuisine pendant le saint temps ;... on a même parlé de poulardes !!!... Impossible à croire ; il dit lui-même vivre de pain et d'eau !

Ne demandez jamais un conseil à cet homme. Évitez son contact. Il a la patte du chat, *veloutée, mais égratignée*.

J'ai entendu un cafard dire, en parlant d'un saint prêtre : Voilà un curé qui perdra la religion ; il donne aux pauvres protestants, juifs et autres, et va visiter à leur lit de mort les *rouges, ces Jacobins modernes* !

Du fond de son âme, M. Picot (c'est le nom de ce petit-fils de Tar-tufe) a un culte de souvenir et de regret pour la sainte inquisition !

Ne lui confiez pas votre femme ; il l'égarera en la conduisant à l'église !

Ne le laissez point parler à votre fille ; il lui expliquera le sublime Cantique des cantiques, mais *à sa manière*.

Un avare reprochait à saint Vincent de Paul d'user ses soutanes en rapportant dedans les pauvres enfants délaissés.

M. Picot trouve que le Christ avait tort de répondre à cette *canaille* de larron !...

J'aime mieux rencontrer un voleur qu'un hypocrite. Le premier me demande la bourse ou la vie ; il m'attaque, je puis me défendre. Le second me filoute et m'empoisonne dans du miel.

La police ne protège pas contre l'hypocrisie ; c'est un guet-apens moral.

Lorsque vous voyez poindre l'intolérance, dites-vous qu'un tartufe est là.

Admirons la piété, redoutons celui qui a pris son masque. On ne se déguise que pour tromper.

Il y a de mauvais riches et de mauvais pauvres. Les premiers sont l'égoïsme repoussant la charité; les seconds, la fourberie spéculant sur la pitié. Ce n'est point aux mauvais riches que ces derniers s'attaquent; ils savent que ce sont des hommes-coffres-forts aux cœurs cadennassés, qu'il n'y a rien à faire pour arriver à leur dérober une aumône. C'est vers les bienfaisants qu'ils se tournent; c'est la généreuse bonté qu'ils exploitent.

Le mauvais pauvre est peut-être encore plus triste à regarder que le mauvais riche. Cette lèpre qui se cache sous ce qu'il y a de plus vénérable, la pauvreté! est hideuse; c'est l'hypocrisie volant ce qui devait soulager la douloureuse et honnête indigence.

Combien de mendiants aveugles dont la *cécité* se compose d'un chien, d'une sébile et d'un abat-jour vert? Suivez-en un... Tout en frappant les murs de son bâton, il s'éloignera des rues fréquentées; puis, lorsqu'il se croira seul, il détachera son chien, mettra son abat-jour dans sa sébile et le tout dans sa poche; puis, redevenu clairvoyant, il en profitera pour entrer au cabaret.

La piété est exploitée d'autres manières encore. Voilà une sacrilège conversation entre deux pauvres :

— Dis donc! où qu' t'as communié ce matin?

— A Saint-Philippe et à Notre-Dame. Les curés m'ont donné l'un 3 fr., l'autre 2 fr. Et toi?

Et l'autre raconte à son tour le fruit d'une aussi monstrueuse spéculation!... Ils trompaient les hommes, mais Dieu!... Dieu qu'ils profanaient ne peut jamais être trompé!... O les infortunés!

Une femme, ayant un nez d'argent sous lequel, au lieu d'un cancer rongeur, se cachait un nez robuste et intact, s'est fait donner une quantité énorme de nez en argent par des âmes charitables à qui elle faisait dire par son enfant : « Ma pauvre mère a perdu son nez et ne peut plus aller travailler! »

Ne nous décourageons pas pour cela de donner. L'aumône extorquée n'en est pas moins faite, et Dieu la compte à celui dont la charité a été surprise.

Les actes des hommes qui proclament l'enfer prouvent qu'ils n'y croient point.

(Esprit prêcheur. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Pourquoi ceux qui proclament Satan et sa puissance conduisant aux peines éternelles, semblent-ils ne redouter ni l'un ni l'autre ? Telle est la question que s'adressent les gens cherchant la vérité et remontant à la cause par les effets. Oui, il y a quelque chose que la raison ne peut s'expliquer dans la contradiction des paroles et des actes de ceux qui enseignent les *dogmes* ci-dessus énoncés. Examinons cette grave question.

Enfreindre les commandements de Dieu et la loi donnée par Notre-Seigneur Jésus dans le Nouveau Testament est *un péché mortel*;... vous savez la valeur de ce mot, il équivaut à *damnation*.

« Homicide point ne seras, » a inscrit Dieu sur les tables du code donné à Moïse.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Tel est le résumé de la vie et de la mort du Christ.

Si je remonte les siècles, j'y retrouve ce qui se voit encore de vos jours sous d'autres formes, mais avec le même fond : « Les commandements de Dieu ainsi que la loi d'amour et de charité sont violés!... Or, ceux qui le font livrent leurs âmes à Satan!... S'ils croient à ce qu'ils proclament, pourquoi bravent-ils ce démon et les peines qu'ils ne craignent pas de mériter ? Car, que vois-je écrit dans l'histoire ? — Des tribunaux ecclésiastiques vouant au supplice des infortunés sous le *prétexte* de sorcellerie!... Une institution sanglante osant se dire la *sainte inquisition*!... *Sainte*!... titre réservé à ce qu'il y a de plus vénérable, de plus pur,... et *inquisition* disant espionnage, arbitraire, que sais-je ce que ne révèle pas ce mot?... Ne vous semble-t-il pas voir l'opprobre se cachant sous le manteau de la vertu ?

Un prince de l'Église allumant le bûcher de Jeanne d'Arc, un autre vouant au supplice Molay et ses frères les Templiers; puis, ce sont les guerres dites *de religion*, la Saint-Barthélemy, page de l'histoire que les larmes des justes n'ont pu effacer!... *Homicide point ne seras*!... « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! » a dit Dieu, et vous affirmez que celui qui enfreint ses commandements sera *damné*;... mais vous les enfrez, tribunaux ecclésiastiques, princes de l'Église, qui rougissez votre pourpre dans le sang des victimes!... Ah! vous ne croyez donc pas à cette puissance infernale, à ces peines éternelles?...

Alors pourquoi les proclamez-vous? et à quoi donc croyez-vous, puisque vous n'admettez pas la clémence infinie de Dieu, puisque vous pensez sans doute que le sublime et divin Crucifié est descendu aux enfers pour en attiser les flammes?...

Silence, voix de l'erreur et de l'impiété, silence! Vous outragez la Majesté éternelle, en l'accusant de passions haineuses dont l'humanité égarée peut seule être capable!

O mes frères, non! vous ne croyez pas à une puissance infernale, puisque vous ne redoutez pas de faire ce qui vous livrerait à elle! L'orgueil n'est-il pas un des pourvoyeurs de Satan?—Oui, dites-vous... Eh bien, où est donc l'humilité des premiers apôtres?... Rendre à César est aussi, ce me semble, une loi écrite dans l'Évangile, .. et cependant les lois humaines sévissent contre l'*abus* que certains pouvoirs s'arrogent pour saper le trône de César!... Vous ne croyez donc pas à l'éternité des peines pour ceux qui enfreignent les ordres de Dieu?

Frères, frères, ceux qui aiment véritablement Dieu le servent par amour, et non par crainte; le saint curé d'Ars avait coutume de dire : « Dieu est si bon, qu'il fait un miracle plutôt que de perdre une âme. » Un autre vénérable ecclésiastique, en parlant de l'enfer, souriait et disait : « Grâce à l'infinie bonté de notre divin Père, je suis sûr que » Satan est seul en enfer. » (M. l'abbé Miot, confesseur de M^{me} Dozon, à Orléans, répondait à ses amis qui lui parlaient de Satan : « Nous » devons plaindre ce malheureux et prier pour lui; car, s'il est vrai » qu'il y en ait un, il doit bien s'ennuyer dans son vaste empire, où » Dieu est trop miséricordieux pour lui accorder un compagnon. ») Ah! que ne puis-je citer tous les mots prouvant combien les peines éternelles semblent contraires à la divine charité!

Mes frères, nous l'avons dit en commençant cette page, il faut remonter à l'effet pour arriver aux causes; eh bien! il m'est prouvé que ceux qui font ce qu'ils savent devoir les livrer à un ennemi croient peu ou point à sa puissance. Donc vous, puisque vous ne redoutez pas Satan, vous n'y croyez pas!... Alors, ne le proclamez plus!

Mes frères, pardonnez-moi si j'ai été sévère dans cette instruction; mais lorsque je dois accuser des hommes égarés sans doute, ou *accuser la divine bonté du Créateur*, puis-je hésiter?

Frères, croyez-moi, le temps de régner par la terreur est passé. La lumière de la vérité montre le Dieu de miséricorde et du pardon, non le Dieu vengeur et colère!... Ah! imitez-le donc, ce Père de bonté. Ne sacrifiez plus des victimes sur l'autel de ce faux dieu que vous nommez démon.

Frères, frères, aimez-vous les uns les autres. Élevez vos âmes, et apprenez des célestes régions à comprendre la petitesse des choses de la terre.

Frères, la flamme du bûcher allumé par Caïn ne monte pas vers Dieu, mais l'encens de la charité est pour le Sauveur des mondes un parfum d'agréable odeur.

(Rédacteur.)

Cette communication obtenue le 19 août, notre surprise a été grande en trouvant dans le *Moniteur universel* du lendemain un décret déclarant :

« Il y a abus dans l'écrit ayant pour titre : *Réponse de plusieurs évêques aux consultations qui leur ont été adressées relativement aux élections prochaines*, signé et publié par plusieurs archevêques et évêques.

» Ledit écrit est et demeure supprimé. »

Urbain Grandier par lui-même.

(Médium, M^{me} H. Dozon.)

Les siècles passent, mais là où fut un bûcher il reste une place indélébile. Les générations se succèdent, et l'histoire, dans son implacable impartialité, leur désigne les bourreaux ! La justice érige un indestructible monument où fut consommé le crime et y burine le mot *Memorare!*...

Il est peu de personnes, ayant ouvert un livre, qui ne connaissent mon nom et ce qui me fut reproché. Je ne reviendrai donc que succinctement sur les faits connus, mais je parlerai de ce qui a échappé aux regards des hommes. Je désirerais ne point paraître incharitable pour les instruments de mes souffrances !... J'ai pardonné, ... et réclamé le pardon !... Je n'accuse pas ; j'écris *l'histoire visible et invisible*.

Le jugement qui m'a condamné a été dicté par la haine ; je fus innocent des obsessions des religieuses ; mais je dois à la vérité de dire que j'étais fortement adonné aux pratiques des choses de magie. Le ministre Richelieu désirait grandement s'allier des esprits occultes (il était insatiable de pouvoir, ce ministre !) ; il fut mis en rapport avec moi par un homme se disant versé dans la science cabalistique ; c'était Caffarel, qui avait un pouvoir infini sur Richelieu.

Cet homme était médium, mais guidé par des esprits d'erreur du plus bas étage, n'inspirant que le crime et l'orgueil. Lui et Laubar-

demont eurent une influence on peut dire *diabolique* sur le ministre. Je fis plusieurs évocations d'accord avec eux, mais un esprit protecteur me révéla la vérité; dès lors je m'éloignai de ce dangereux *trio* et changeai de vie, mais il était trop tard!... Les religieuses de Loudun, dont j'étais curé, furent prises de possession, ou, comme vous le dites aujourd'hui, d'*obsession*.

Alors, et comme on voudrait encore le faire croire, le démon venait sur la terre pour perdre les âmes dont il prenait possession. Dans le principe, les Ursulines avaient des visions et des révélations de bons esprits, mais les guides des consciences de ces pauvres filles, soit par ignorance, soit pour éteindre la lumière (aujourd'hui c'est ce dernier motif seul), crurent au démon; les exorcismes furent pratiqués sous leurs formes acerbes : « Retire-toi, esprit pervers!... Je t'adjure, prince des ténèbres!... » Les bons esprits s'éloignèrent alors, se voyant si mal reçus, et ils firent place à des esprits d'erreur, qui se mirent à tourmenter les religieuses. Mais *tout* a un effet dans les choses que Dieu permet. Ma mort et ce qui se passa chez les sœurs de Loudun restèrent choses acquises aux manifestations occultes. Toujours, depuis le Christ, l'histoire du progrès spiritualiste a été écrite avec *le sang et le feu*. *Molay*, du haut de son bûcher, prédit la mort de ceux qui le condamnaient, et, du milieu des flammes, les adjura au tribunal de Dieu!... Ils y comparurent, c'est de l'histoire!... Jeanne d'Arc, brûlée comme sorcière, meurt en disant : « *La voix me parle!*... » Elle confirme ses rapports avec les invisibles.

On profita des paroles échappées aux religieuses pour fonder une accusation dont le seul motif était ce qui va suivre.

Laubardemont fut envoyé près de moi pour me demander de donner au ministre le secret que je possédais, croyait-il, *sur la baguette divinatoire*.

Je ne pouvais faire ce qui n'était pas en mon pouvoir, et je refusai de sauver ma vie aux dépens de ma conscience.

En vain un vénérable prince de l'Église chercha à me sauver; ma perte était inévitable. J'avais le secret des manœuvres employées par Richelieu pour arriver à s'allier les puissances démoniaques, lui cardinal!... Le second grief fut la jalouse haine de Caffarel qui, me croyant un grand savoir en magie, me redoutait!!... Je protestai vainement de mon innocence, qui était réelle; car je n'avais en rien contribué aux incroyables choses qui se passaient au couvent des Ursulines... Mon procès fut conduit par le conseiller Laubardemont, qui chercha par la torture à me faire avouer un crime imaginé pour

me perdre, ou bien me faire donner *mon pouvoir cabalistique* à Richelieu. Cette demande me fut faite jusque près du bûcher où j'allais monter. On a pensé généralement qu'une assez méchante satire que je *commis* contre le ministre-roi avait déterminé les effets de sa vengeance; elle n'y entra que comme détail.

Ah! je te pardonne, Richelieu! car tu m'as fait épurer par le feu les souillures de ma vie.

J'ai été fortifié par ces invisibles que mes études secrètes m'avaient appris à connaître.

Dans ce temps, les yeux étaient encore fermés à la lumière qui brille pour vous; on ne voyait pas le monde des esprits sous son véritable jour, c'est-à-dire une des phases de la vie de l'âme. Aujourd'hui, l'homme qui veut un secours ne le demande plus au démon, car il sait qu'il n'existe point; mais c'est à la Toute-Puissance, à Dieu qu'il s'adresse... Les temps ont marché! Sinon tous, mais au moins un grand nombre suivent la Vérité et écoutent sa voix.

Richelieu a été le précurseur de votre terreur révolutionnaire; c'était un terroriste sous la tiare, comme Robespierre, Marat et autres le furent sous la poudre ou la carmagnole. *Niveler* fut le mot qui, traversant les siècles, est arrivé jusqu'à vous écrit en lettres de sang; car ce ne furent pas les enseignements de Jésus, qui prévalurent alors. Vous avez nivelé par le fer, lui veut égaliser par l'amour. Écoutez-le donc, et bientôt il n'y aura plus d'obsédés; car les mauvais esprits ne pourront trouver place dans vos âmes dès qu'elles seront habitées par la vertu. Grand nombre subiront les effets moralisateurs, et les pervers récalcitrants iront, dans des mondes inférieurs, attendre l'heure du repentir, qui viendra, appelée par la souffrance.

Priez donc, âmes incarnées; priez pour que la main de Dieu, qui se tend vers l'humanité, ne soit pas méconnue; priez pour les égarés *visibles et invisibles*; réunissez vos voix dans un accord fraternel, afin qu'elles montent vers Dieu dans un cri suprême de secours.

Effets du Spiritisme.

(Rédacteur.)

Les vérités résultant du spiritisme se répandent sur tout le globe que nous habitons avec la rapidité d'un éclair dont les brillantes lueurs font redouter sa vive et pourtant bien rassurante lumière aux esprits craintifs, ainsi qu'aux hommes à vue courte et aux âmes intéressées. Certains membres du clergé, surtout de ses sommités, hiérar-

chiquement **parlant**, redoutent le spiritisme comme un poison trompeur par son **gout** et ses attrayantes couleurs.

Sans doute tout est séduisant et entraînant dans les communications **spirites**, mais leurs résultats ne démontrent-ils pas *toujours* de plus en plus qu'elles n'exercent d'autre empire près des mortels que celui de la *vérité* sur l'*erreur*, en fortifiant et rendant visibles aux yeux de tous les grands principes du catholicisme jusque dans certains mystères restés impénétrables avant le spiritisme, Dieu s'étant réservé de nous les révéler par cette voie nouvelle faisant suite à celle que son Christ a si glorieusement parcourue.

Si le spiritisme n'est que la *suite* et la *preuve évidente* du christianisme, s'il nous conduit sur la route du bien en nous faisant éviter celle du mal, s'il élargit pour tous la première en rendant plus impraticable la seconde qu'il est appelé à obstruer un jour complètement ; si la voix de Dieu nous arrive par l'intermédiaire des esprits les plus purs, et souvent, comme on le verra dans les communications dont nous allons parler, *directement* et par sa propre bouche ; si les sublimes et indestructibles vérités que le souverain Maître de toutes choses implanta sur la terre avec le bois de sa propre croix, il y aura bientôt dix-neuf siècles, trouvent leur développement et leur complément *dans le spiritisme*, en quoi peut-il effrayer certains membres du clergé ?

Au lieu de nous dire : « N'allez pas plus loin !... » ne devraient-ils pas s'écrier : « Marchez, marchez toujours ; nous vous venons en aide, » puisque vous rendez plus éclatantes, jusque dans leurs miracles, les » divines révélations du Christ. Sainte Thérèse l'a bien osé en présence des redoutables bûchers de l'inquisition prêts à s'allumer pour » elle, comme ceux de l'infortunée Jeanne d'Arc : marchez donc, nous » vous suivons, et bientôt nous vous précéderons nous-mêmes, nous » veaux Adhémar ou Pierre l'Ermite, pour arriver ensemble sur les » murs les plus élevés de la Jérusalem céleste ? »

Cette fusion, nous le sentons, coûte beaucoup à quelques membres stationnaires du sacerdoce ; mais combien elle s'opérerait vite si on laissait aux hommes de foi, aux respectables ecclésiastiques qui se sont occupés de spiritisme leur liberté de jugement et d'action, en un mot, leur libre arbitre ! Néanmoins, ce rapprochement *indispensable* aura lieu plus tôt qu'on ne le pense, parce que la main de Dieu nous y pousse déjà, parce qu'il le veut et que sa volonté demeure en toutes choses inviolable et sacrée.

On craint les influences et les manifestations des esprits mauvais. Évidemment ces influences existent, et, loin de les nier, nous les cons-

taterons avec soin, pour prouver que les provocations *indirectes* au mal de quelques âmes punies pour leur perversité, sont aussitôt maîtrisées par l'intervention *immédiate* d'un esprit pur. Cela a eu lieu récemment dans une de nos réunions : on venait d'y lire, sans trop s'en préoccuper, une page rappelant l'assassinat commis, il y a près de quarante années, par un médecin que l'auteur ne nommait cependant pas. L'un de nous dit à voix basse à la personne assise près de lui : « Mais c'est de C... qu'il s'agit !... de l'empoisonneur de la Tête-Noire de Saint-Cloud !... » Et il n'en fut pas autrement question pour le moment.

Trois médiums s'installèrent bientôt autour de leur table, et l'un d'eux, M^{me} Dozon, remplit rapidement une feuille étonnante et d'un tel cynisme criminel, qu'il serait à peu près impossible de l'imiter, même en s'y appliquant, et en supposant un genre acquis après de longs essais par un écrivain spécial incarné.

L'effet que produisit la lecture de cette page, saupoudrée d'arsenic et de morphine, souleva d'abord les cœurs de dégoût et d'indignation ; mais tout aussitôt l'ange gardien du coupable se manifesta pour corriger l'impression du moment et demander des prières en faveur de l'âme souffrante de l'empoisonneur, en redressant les monstrueuses erreurs dans lesquelles l'esprit rebelle se complait à persévérer, tout en se plaignant, par de poignantes expressions, du terrible châtement qui lui est infligé et qu'il décrit lui-même.

Sans doute C... est un mauvais esprit, mais quel mal a produit sa révélation ?... Aucun, à coup sûr. Il est certain, au contraire, que l'intervention de son ange gardien a fait naître un double bien : celui résultant du redressement des erreurs, cyniquement exprimées par C..., et celui provenant des prières qu'il a immédiatement obtenues du groupe spirite auquel il venait spontanément se communiquer.

Les manifestations des mauvais esprits, même les plus impurs, tels que celui dont nous parlons, ne sont donc pas redoutables ; car il est très-facile de se mettre à l'abri, quoi qu'on dise, de leurs obsessions, puisque, comme dans la circonstance qui nous occupe, d'autres esprits purs et puissants en grâces viennent répandre sur la blessure tentée un baume préservatif.

Voilà pour les effets moraux. Quant aux effets physiques, il est bon aussi de les noter. M^{me} Dozon, en laissant courir sa plume sur le papier, sans savoir ce qu'elle écrivait, ne put s'empêcher de dire : « Oh ! ce » n'est pas un bon esprit qui se communique, mon bras est horriblement fatigué. » Cependant elle put achever sa tâche. Eh bien ! —

chose étrange ! — au moment où nous traçons ces lignes nous éprouvons la même gêne et notre main s'alourdit comme si des doigts de plomb paralysaient notre plume. Nous nous arrêtons pour adresser une courte prière en faveur du coupable, ... et nous terminons enfin, mais pas sans lutte. Puisque nous achevons, nous avons donc été plus fort, protégé par un bon esprit, que l'âme encore rebelle du trop célèbre empoisonneur. La gêne a été grande, nous en convenons ; mais nous devons avouer aussi que nous ressentons les effets du baume céleste spiritement *répandu sur notre bras* par des préservateurs élevés.

Sous le rapport moral et religieux, la tâche du clergé n'est-elle pas, comme les bons esprits dans les groupes spirites, de corriger les vices de la société en indiquant les moyens ou de les prévenir ou de les extirper ?

Si le spiritisme ne produit pas de mal, acceptons donc le bien qui en résulte à toute heure du jour pendant la vie active de l'homme, comme à toute heure de la nuit lorsque Dieu « donne le sommeil à ses bien-aimés. » (Ps. 126, 3.)

Les consolations du spiritisme sont immenses.

J'ai vu leurs effets sur le cœur d'un père brisé par la fin prématurée et inattendue de son unique enfant. Son existence était bouleversée par la perturbation mentale de la compagne de sa vie, à la suite du terrible coup qu'elle n'a pu supporter ; de cupides captateurs, des collatéraux, insensés et pervers, cherchent à jeter le désordre dans son intérieur ; alors l'esprit de la céleste enfant descend auprès de son père, en s'emparant de la plume cursive d'un médium, et lui apporte d'ineffables consolations comme d'utiles conseils. C'est ce qui a eu lieu récemment dans notre groupe.

Un magistrat d'un rang élevé, dont nous ne pouvons indiquer les fonctions (car ce serait le nommer), assista pour la première fois à l'une de nos séances. Il crut reconnaître dans une communication obtenue par M^{lle} P... des particularités qui lui semblèrent s'adresser à lui, bien que confondues dans des généralités applicables à tous. Ceci confirma notre dire dans nos *Révélation d'outre-tombe*, IV, p. 190. Ce nouveau frère en fit mentalement son profit et n'en dit rien, par une réserve que tout le monde comprendra ; cependant, à la fin de la séance, il demanda copie de la communication qui l'intéressait.

Décrire les luttes qu'a dû soutenir son cœur, brisé par des méchants, serait chose impossible. Cela n'est pas d'ailleurs dans notre domaine. Nous dirons seulement que dans ses prières il n'omettait

jamais de réciter le verset suivant du psaume 130, auquel il ajoutait quelques mots :

« Seigneur, Seigneur, ma force et mon salut !... votre ombre a protégé ma tête au jour du combat. » Dans ceux que je suis obligé de soutenir encore, malgré moi, ne permettez pas que ma foi, l'espérance que je ne cesse de mettre en vous, le peu d'esprit de charité que vous avez daigné m'accorder, mon honneur et ma considération ne puissent jamais y sombrer.

C'est ainsi qu'il priait encore mentalement pendant la séance, préoccupé qu'il était de la situation que des hommes sans nom lui ont faite, et invoquait l'aide des bons esprits, lorsque la communication suivante fut obtenue :

Le lendemain, notre pauvre frère accourait chez nous les yeux pleins de larmes, après avoir lu la copie de cette communication pour s'assurer si réellement Montaigne était venu à son intention la veille ; son ange gardien répondit :

« Oui, cette communication est pour mon fils. Oui, Dieu a envoyé le *messenger de pardon* parler à cette âme qui souffre.

» Mon fils, je veux aussi me faire entendre de toi *visiblement* (car tu me facilites grandement nos conversations intimes). Je veux chercher à te donner la force dont tu as tant, tant besoin pour mériter d'être aidé par notre Dieu.

» Mon bien-aimé fils, ah ! ne garde en toi que des pensées de charité. Qui ose dire : « Je suis sans péché ?... » Ne te venge pas, mais prie, prie !... Là sera ta force ; là sera la main qui tiendra et gardera le glaive de la justice. Mon fils, si tu en es digne, tu auras Dieu pour toi. Courage ! je ne te quitterai pas. »

Ce sont là de bons conseils, et des conseils saintement chrétiens, nul ne le contestera. Cependant une victime de mille perfidies, basement cupides et immorales, se sent plus exigeante, surtout si la compagne de sa vie a été détournée du toit conjugal par les mains mêmes de ceux qui auraient dû l'y maintenir, lorsque le chef de la famille y gisait, accablé par la maladie et un deuil éternel, sur un lit de douleur ; abandonné de tous, il dut se faire transporter dans une maison de santé. Ces tristes souvenirs remplissaient son cœur ulcéré de légitimes vengeances contre les séquestreurs impies d'une mère inconsolable dont la conscience et la raison sont troublées.

La victime de ces criminelles machinations, devant laquelle le terrible juge de Lynch se dressait déjà tout sanglant, se disait intérieurement à ce moment : « Puisqu'il existe des esprits protecteurs ; pourquoi celui de

» mon enfant, qui aimait tant sa mère, ne veillerait-il pas sur nous ? »

Aussitôt M^{me} Dozon se sentit comme poussée par le coude vers sa petite table placée à sa portée, et la jeune fille se manifesta sans évocation :

« Père, me voilà (écrivit-elle) ! car je vois que tu souffres beaucoup.
» Tu veux que je te dise pourquoi je ne suis pas venue auprès de
» petite mère ; mais je ne la quitte point ! Ne te tourmente pas, mon
» bien-aimé père, car je veille sur *vous deux*. Les liens qui unissent
» mes bien-aimés parents ne sont pas brisés. Bien plus tôt que *tu ne*
» *le crois*, tu retrouveras *maman*. Elle n'est pas aussi loin que tu le
» supposes, et non dans un couvent ; mais dans une maison SURE, où
» on a intérêt à la surveiller. Ah ! si je pouvais te dire tout ! mais,
» hélas ! tu dois encore garder cette épreuve !... »

Nous ne pouvons citer le reste, où dans chaque mot l'esprit de la pauvre enfant semble se débattre entre le désir de tout apprendre à son infortuné père et la crainte de violer la défense d'en dire plus. Pressée plus vivement, elle est prête à céder et donne des indications utiles ; mais bientôt la main de M^{me} Dozon s'agite plus vivement et écrit :

« On fait éloigner l'esprit. »

Qu'était-il devenu ? On le comprendra facilement en le voyant se manifester de nouveau et s'écrier :

« Merci, mon Dieu !... »

La grâce qu'il sollicitait auprès du Très-Haut lui était donc accordée. L'enfant va pouvoir en dire davantage ; c'est ce que nous devons garder pour nous, afin de ne pas nuire à une action indépendante de notre groupe. Nous en restons donc là, espérant pouvoir donner la suite et bien d'autres communications des plus intéressantes dans un moment plus opportun. Le spiritisme doit avoir ses délicatesses et sa prudence, surtout lorsqu'il peut surgir d'un conflit de famille une question d'ordre social ou un acte de répression qu'il ne nous appartient pas de provoquer. Nous sommes d'ailleurs convaincu que force restera à la loi, malgré les plus basses intrigues.

Passant à un autre ordre d'idées, le malheureux père concevait quelques craintes pour l'existence *céleste* de sa bien-aimée enfant, en se rappelant intérieurement une époque où on avait inutilement tenté de détacher la fille du père. C'est monstrueux, mais c'est vrai : c'était encore l'œuvre de tiers intéressés. L'esprit de la jeune fille répondit *sur-le-champ* sans qu'aucune question eût été écrite ou posée de vive voix :

« Oui, père, je suis heureuse ; ta peine et celle de ma mère sont mes
» seules peines ; mais c'est une perle pour ta couronne. Courage, père,
» courage !... »

Puis l'esprit s'interrompant comme pour serrer la main de M^{me} Dozon, dit à celle-ci :

« Chère madame, ce n'est pas pour rien que vous avez été (*mise*) sur
» la route de papa. Demandez-lui, etc., etc... »

S'adressant ensuite à son malheureux père, qui songeait encore malgré lui à de terribles représailles : « Père,.... Montaigne l'a dit :
« *Je suis le pardon !* »

Après ces derniers mots l'*Esprit de Vérité* s'empara de la main de M^{me} Dozon, et s'adressant à l'homme si indignement persécuté, lui dit :

« Mon fils, je t'ai envoyé le messenger du pardon, mais ne crains
» rien, car je suis la *Justice*. »

Et la justice des hommes est saisie en attendant que celle de Dieu, toujours infaillible, se manifeste plus ouvertement.

Quel mal, nous le demandons, a produit cette intéressante communication sur un cœur ulcéré par la main des méchants, tandis qu'il était prêt à se transformer en juge de Lynch ?... L'a-t-elle exaspéré ?... rendu fou de colère ou de vengeance ? Non ; le calme est revenu à la voix de sa fille, à celle de Montaigne et de l'*Esprit de Vérité*, qui n'est que la voix de Dieu ; il a saisi la justice au lieu de l'exercer de ses propres mains, et il attend avec confiance.

Esprit de pardon.

(Esprit Montaigne. — Méd., Mlle P...)

Messenger du Très-Haut, dépositaire de sa divine miséricorde, c'est moi qui sur les coupables m'incline pour calmer leurs cœurs troublés par l'âge du remords et du repentir ; c'est encore moi qui fais fuir la vengeance excitant le frère contre le frère ; et je m'appelle le Pardon.

J'ai élu ma demeure dans les cœurs chrétiens et charitables ; c'est moi qui mets dans la bouche du frère offensé des paroles de pardon.

Sur la pauvre pécheresse courbée sous le poids de la honte et du remords, elle qui souvent fut victime de son ignorance du mal, je répands les trésors de la miséricorde divine.

Au jeune homme qui a sacrifié les prémices de sa jeunesse et de son intelligence aux folles passions, et qui, sur le midi de la vie, a jeté avec

effroi un regard en arrière, qui, haletant, fatigué, est tombé au pied de la croix sans force pour continuer la route, je dis : « Relève-toi, mon fils ! le repentir a lavé tes forfaits ; que la foi entre dans ton cœur, où les passions n'ont laissé que le vide ; combats-les et expie, et l'ange du pardon au livre de vie effacera tes égarements. »

Souvent sur l'enfant je me penche, et, sous la forme d'un père, d'une mère, je lui dis en un baiser : « Je te pardonne, mais n'y retourne plus. »

Au pauvre calomnié je dis : « Pardonne. »

Au meurtrier j'apporte le pardon de la victime.

Au lit du mourant je m'approche et dispute cette âme, qui va quitter la terre, au ressentiment ; à ses oreilles je fais entendre ces simples et sublimes paroles que tant de mortels répètent chaque jour sans y prêter attention : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Soudain la lumière se fait et il pardonne.

Au pauvre condamné, victime soit de l'injustice, soit de la fragilité humaine, je dis : « Mon fils, non-seulement pardonnez, mais, à l'exemple du Maître, priez pour ceux qui vous condamnent et répétez comme Lui : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » et le juste pardonne à l'injustice. La douceur et le calme succèdent en son âme au désespoir ; il subit le jugement humain, sinon sans regret, du moins avec résignation.

Par moi aucun humain ne garde en son cœur une arme contre son frère ; il en expulse tout mauvais sentiment à son égard ; il lui remet franchement tous les torts qu'il peut avoir eus envers lui pour qu'il lui soit fait de même.

Enfants, en faveur de ceux qui ont vécu sous mes lois, vers le Juge ma voix s'élève au moment suprême et dit : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ont pardonné. »

Ouverture des Chambres, 5 novembre 1863.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Écoutez ! voilà le canon qui annonce une nouvelle année parlementaire !... du bruit, de la fumée !... toutes les éruptions s'annoncent ainsi !

Veuille Dieu poser la main sur le cratère !

Ah ! lorsqu'il en sera temps, le souffle d'en haut refroidira cette lave !

Les hommes de la Californie parisienne cherchent à comprimer l'élan national pour la Pologne ! Toujours le veau d'or devant lequel se brisent les tables des commandements de Dieu ! Toujours l'égoïsme qui se drape dans le manteau du bien public !

Grondez ! grondez, mes vieux canons !... et puisse le vent porter l'odeur de votre poudre vers le colosse du Nord ! Il la reconnaîtra, car sa fumée est à peine dissipée à Sébastopol. Les ruines ont un langage qu'il est bon d'écouter.

On m'a descendu de ma colonne, pourquoi ? *Pour* changer mon costume populaire ?... Oui, oui ; les passants pouvaient se souvenir que le petit caporal était *seul*, lorsqu'il conquiert les canons qui forment son piédestal ! Il y a là du bronze de toutes les nations *cependant* !

Puisque vous m'avez mis le costume des Césars, que mes héritiers gardent, pour s'en bien servir, mon épée de général ! Tirez-la hors de son fourreau ;... elle vous servira de plume pour signer l'affranchissement des peuples et les traités de paix... Si Dieu est pour vous, n'êtes-vous point assez forts, et osez-vous dire : « Je suis seul ?... » Alliance humaine implique trahison !

Une heure sonne !... voilà qu'il parle !... La raison d'État étouffe le cri du cœur !...

La France a *rêvé* que verser le sang innocent portait malheur (je fais ici allusion à la femme du gouverneur qui rêva...). Faites apporter une aiguière d'or et lavez-vous les mains !...

Ce soir les Tuileries doivent être en deuil, mais le palais de la Bourse s'illuminera !

Fiat voluntas tua !

(Esprit saint Louis. — Même médium.)

Mes bien-aimés, est-il une preuve plus évidente que longtemps, selon les jours terrestres, l'âme garde ses souvenirs, ses sympathies, ... et se laisse emporter à des jugements souvent sévères ou même injustes ?

Mes aimés, priez pour *tous* vos frères, gouvernés et gouvernants, opprimés et oppresseurs. Demandez pour les uns courage, résignation et secours ; pour les autres, la lumière et l'obéissance aux lois de Dieu ; avec celles-là tout gouvernement sera invincible.

Sur le discours et la lettre.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Toute la pensée est dans ces mots : « *Je serai écouté, car je parle au nom de la France!* » C'est le post-scriptum du discours ; c'est le garde à vous !!

Il y a une sublime représaille dans l'invitation au congrès... J'y serai!!!... Pourquoi ne pas tenir cet aréopage à Fontainebleau,... et clouer les traités de 1815 sur la table où fut signée l'abdication?... Pourquoi?... c'est que les mains des hommes déchirent des parchemins ou les signent, mais qu'à Dieu seul est réservée la justice!

Cette lettre est une belle page pour l'histoire! Le discours d'ouverture montre la serre de l'aigle ; la lettre, *sa plume*.

Monarques, ne le forcez pas à quitter son aire en poussant le cri de guerre!

A chacun sa mission!... Notre race a été prédestinée pour la France. Impossible de ne pas voir le doigt de Dieu sur nos fronts.

J'ai été *la tempête*; je vous l'ai déjà dit (*page 94 du IV^e vol., préliminaire*), il fallait déblayer le sol terroriste; puis, j'ai reconstruit des bases où tout avait été sapé, et j'ai porté, par la guerre, l'idée progressive dans *les plis des drapeaux français!* L'heure est venue peut-être où il faut le soleil de la paix pour faire grandir et s'implanter dans les nations ce que j'y ai semé par les armées républicaines. Que Louis élève des édifices sur les larges bases que j'ai laissées. Il est là pour conquérir par le progrès moral. Il y a un mot que j'ai cru effacer, mais qui reparait toujours écrit au frontispice de toute nation : *Liberté!* mot phosphorescent qui devient plus lumineux par les efforts mêmes que l'on fait pour l'éteindre.

Ce qui se passe en mon âme est impossible à dire!

L'heure est-elle venue où l'Éternel va établir un trait d'union entre le passé et l'avenir?

Sera-t-il donné à mon nom de contribuer, comme détail, à l'immense plan humanitaire tracé par Dieu?

Heureux les voyants à qui la céleste clarté est accordée!

Avenir! avenir, tu es l'aspiration de l'esprit corporel qui survit en moi, comme celle qui m'attire vers Dieu; avenir!... l'ex-empereur cherche à lever ton voile qui couvre les destinées de la terre!... Avenir, l'âme du pécheur t'implore; car tu apportes le pardon et sans doute l'oubli!

(Esprit saint Louis. — Même médium.)

Je veux encore vous dire quelques mots sur cette nouvelle page écrite par l'esprit de Napoléon.

Moi aussi, j'ai été souverain de cette terre de France qui est destinée à voir s'implanter en elle la vigne bénie où les nations viendront se désaltérer au vin de la foi! Mais moi aussi, lorsque j'ai voulu tirer le glaive des combats, même pour une sainte cause, j'ai été vaincu! C'est que Dieu hait le sang humain. Aussi Fontainebleau et Sainte-Hélène furent *le lit de cendres* où le grand conquérant épura ses dernières heures d'agonie terrestre. Comme lui, la terre étrangère me vit mourir sur le cilice et tourner mon dernier regard vers le sol aimé de la France!

Notre patrie doit enfanter de grandes choses, mais ne déchirez pas le sein de la mère pour hâter l'heure marquée par Dieu!!... Pour les nations, les heures de gestation se comptent par siècles.

Peuples, restez donc en prières (car le temps est proche!), et répétez sans cesse : « Mon Dieu, sauvez la France! » *Vox populi, invoca Dominum.*

L'Égalité est une utopie.

(Esprit Napoléon I^{er}. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

On revient toujours à la même utopie, *l'égalité!* elle est impossible.

La société est comme un arbre; les feuilles tiennent aux branches, les branches tiennent au corps, mais l'inégalité est palpable... Prenez feuille par feuille, branche par branche, il y aura de la ressemblance, mais rien de totalement semblable. C'est la même essence; la bonne culture produira les effets salutaires sans doute, mais ne pourra donner la même conformité à toutes les branches, à toutes les feuilles.

Chez les peuples il en est ainsi; le gouvernement de chacun d'eux doit être le corps de l'arbre social. Ayez de bonnes institutions qui donnent la sève vitale à tous, il le faut; mais dire que l'on arrivera à l'égalité,... utopie! vous dis-je... Où est-elle? — Ni sur votre terre, ni dans le monde des esprits, où, lors même que l'on arrive à l'état parfait, il y a inégalité dans les missions qu'on accomplit. L'égalité morale impliquerait la même perfection pour toutes les âmes. Vos mondes ne sont pas de ceux où elle existe. La vertu elle-même a un nombre infini de variétés. Le crime est-il uniforme? — Non.

Une nation où se montrerait l'égalité dans les aptitudes, les fortunes,

les rangs, serait frappée d'impuissance; c'est la diversité qui engendre les arts, les nobles émulations. L'égalité est l'uniformité; l'uniformité provoque l'engourdissement, le sommeil des facultés. Aristote, dans sa *Politique*, vous démontre cette vérité. Ah! que de fois, en regardant les flots du haut de mon promontoire de Sainte-Hélène, je me suis dit : « Eux aussi subissent la loi suprême de l'inégalité. » C'est là un grand sujet d'étude pour le penseur et le législateur. Selon le *moi* d'aujourd'hui, plus l'égalité est impossible, plus la liberté est nécessaire; car par elle chaque personnalité peut se manifester et concourir au bien général; mais la liberté doit être protégée contre elle-même; elle a une virilité qu'il faut savoir modérer. Laissez-lui l'espace, afin qu'elle puisse agir et employer les forces que Dieu concède à toutes ses créatures. Ne l'enchaînez pas à un rocher, car elle poussera des cris qui, d'écho en écho, iront apprendre aux peuples ses souffrances! Surveillez ses pas, ne les arrêtez que si elle s'égare.

La liberté peut se trouver sous tous les gouvernements; l'égalité, *jamais*. Elle existe dans la loi, dites-vous, en ce sens qu'elle est *une* pour tous. — Allons donc! A toute minute, ceux chargés de l'appliquer la modifient, et cela par *deux raisons* : 1^o la justice doit mesurer la punition à la faute et suppléer aux lacunes laissées dans la loi; là encore, *inégalité!* 2^o La justice est dans les mains des hommes, et toutes les consciences ne sont pas également soumises à la loi de Dieu.

De quoi se compose une machine? — De rouages! Eh bien, sont-ils tous de même force, de même taille? La fonction de l'un est-elle semblable à celle assignée à l'autre? — Non, non! mais tous ont leur valeur, tous coopèrent à l'ensemble. Il en est ainsi sur la terre. Pas de machine humanitaire sans rouages; pas de rouages convenables au but sans *inégalité*. Je suppose un nivellement total. Dans huit jours, vous aurez ce que je vais vous dire. Le paresseux dormira, son petit avoir déperira; *voilà la misère*. L'ambitieux voudra prendre le bien de son voisin; *voilà la guerre*. Le jaloux haineux et rapace tuera pour satisfaire ses passions, en s'emparant du bien d'autrui; *voilà le crime*. La famille, les amis du mort voudront le venger et reprendre son bien; *voilà la guerre civile*. Alors on se dira : « Il faut une force répressive! » *voilà la loi*. Mais se fera-t-elle respecter par sa propre autorité? — Non! *Voilà la force publique*, qui implique *l'organisation armée*. Que reste-t-il? — Un gouvernement remplaçant l'égalité.

J'allais me retirer, mais je veux cependant vous dire un mot sur le refus d'une nation d'assister au congrès.

Elle hésite à y prendre part;... toujours la même!... Allumer le

feu, ne jamais l'éteindre!... Elle sait qu'après les grands incendies, il se trouve dans les cendres des métaux précieux!

On me suppose toujours une acrimonie contre l'Angleterre; j'ai pardonné,... je ne puis oublier;... le pardon puise sa valeur dans le souvenir de l'offense... Aujourd'hui, tout devient pour moi un sujet d'étude; je compare et cherche la vérité.

Ici se montre le peuple juif, errant et usurier depuis qu'il a versé le sang du Christ; il semble brûlé, en proie à une fièvre de lucre qui lui fait éprouver la soif de l'or, besoin incessant qui le force à puiser à toutes les sources!... Ah! il ne sera désaltéré que lorsqu'il verra l'Esprit de Vérité.

Jeanne d'Arc est, a-t-on dit avec justesse, le Messie féminin. Qui a allumé son bûcher? et pourquoi n'est-il aucune contrée où ne s'élève un comptoir anglais?... Nos voisins d'outre-Manche ont aussi la soif qui dévore les Israélites... Quelle est donc la maladie qui pousse ce peuple loin de la patrie et l'a fait surnommer *nation cosmopolite*?... Étrange rapprochement!

Comme nation politique, on a exalté l'Angleterre. Sur quoi repose son union? — Sur un calcul *d'intérêt matériel*! Le seul patriote aimant le sol pour lui est le prolétaire anglais. Aussi éprouve-t-il *une indignation* qui, tôt ou tard, se manifestera; il est enfoui sous les richesses qui l'écrasent. Pour lui encore se renouvelle cette fiction qui devient réalité: par ses mains, tout se change en or, et il n'a pas de pain!

Le peuple anglais *fonctionne* comme rouage sous toutes les formes.

La France, comme institutions, magistrature, organisation de voirie, a une incontestable supériorité sur l'Angleterre. Comparez Londres et Paris! Il y a dans le premier quelque chose de financier; dans le second, de l'artiste.

J'admire en Angleterre ce qui est digne d'amour et de respect: la reine est un diamant sans tache, tombé des cieux. Ah! pourquoi est-il enchâssé dans un entourage matériel qui comprime son doux et beau rayonnement? L'Irlande aurait besoin de le voir s'étendre jusqu'à elle. La reine de la Grande-Bretagne a pour son peuple les tendresses de la mère. Mais, pauvre noble femme, ton âme souffre; la politique anglaise est *ton épreuve*.

Allons! du calme! Que m'importent les luttes de la terre?... Que suis-je aujourd'hui? — Un coupable repentant!... Esprit orgueilleux qui fut Napoléon, silence! Si tu vois les fautes de tes frères terrestres, souviens-toi des tiennes, et prie pour que Dieu aide ceux qui s'égarèrent et déverse le pardon sur ceux qui se sont égarés.

(Esprit Albert d'Angleterre. — Même médium.)

Ici l'union se fait ; ici l'on voit mieux ! Napoléon a un peu d'amertume, mais nous jugeons et souvent déplorons *ensemble*. Pour l'Angleterre, l'heure aussi viendra où le veau d'or sera brisé.

Améliorations.

(Esprit Lamennais. — Méd., M^{me} H. Dozon.)

Mes bien-aimés, nous l'avons déjà dit, les améliorations ne peuvent se faire que doucement et avec de sages précautions. Dans ce moment, notre tâche et la vôtre est d'enlever une à une les erreurs qui entravent le progrès. Prenons une comparaison. Lorsque, dans une forêt, vous voyez de jeunes arbrisseaux étouffés, arrêtés dans leur croissance par de vieux arbres que le temps a rendus stationnaires, et qui n'ont plus que des branches mortes et sans sève, que faites-vous ? — Vous abattez ce qui entrave le progrès des arbres, espoir de l'avenir, mais vous portez des coups mesurés, préparant la chute avec des soins prudents, pour éviter qu'en tombant les vieux arbres ne nuisent aux jeunes..... Eh bien ! il doit en être ainsi pour les abus. De siècle en siècle les progrès cherchent à s'élever et à grandir, mais on les étouffe. Faites-leur donc place ; enlevez le bois mort, c'est-à-dire tout ce qui a fait son temps et que Dieu veut remplacer selon le besoin nouveau des mondes. Mais, encore une fois, allons doucement. Vous avez un admirable plan tracé de main divine ; laissez arriver l'heure où il pourra être exécuté ; préparez ;... là est la tâche du moment.

Vous me demandez de préciser davantage ; je le ferai de mon mieux, développant autant *qu'il est permis* ce qui doit être exécuté dans l'avenir moral de votre terre qui a tant besoin de progresser. Je ne vous parlerai que des réformes, vous les donnant divisées en études, branche par branche.

PREMIÈRE BRANCHE.

Vous lisez dans l'Évangile que ceux qui ont les clefs de la science doivent y entrer... N'y dit-on pas aussi que la lumière ne doit pas être mise sous le boisseau ? — Eh bien ! ceux qui disent avoir la clef de la science n'y entrent pas ; car ils restent à *la lettre* et ne se conforment point à *l'esprit* ; ils n'enseignent que ce qui laisse dans un état d'ignorance regrettable et ne veulent pas montrer l'éclat de la lumière... Pourquoi ? — C'est qu'il faudrait réformer les abus !... et revenir à

l'esprit évangélique ; renoncer aux honneurs, aux dignités, incompatibles avec la simplicité qui aide l'aumône ; il faudrait ne pas mettre l'or et les pierreries, fastueuses décorations de l'orgueil, sur l'autel où se montre la croix, symbole d'abnégation, de renoncement.

Oui, abordons de front cette question, le luxe dans l'église. Dites, les vanités somptueuses et les enseignements évangéliques ne hurlent-ils pas en se trouvant face à face ?

O mes frères, pour payer ce que vous nommez *les pompes du culte*, vous ne comprenez donc pas que vous vendez le droit de venir s'agenouiller dans la maison de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous » qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » de celui qui appelle les pauvres : « *ses membres...* » Non ! ce n'est pas le Dieu *ayant voulu* naître dans une étable et vivre ses jours terrestres sous l'habit de l'artisan, qui aime le luxe. Loin de là ; il le réprouve, et vous le savez bien, vous, ses ministres, car du haut de la chaire vous tonnez contre les vanités, contre les pompes mondaines,... alors que pouvez-vous alléguer contre les somptuosités du temple ? — Rien, sinon l'orgueil ! En vain vous cherchez à le cacher sous le fallacieux prétexte d'honorer Dieu ! il se montre en dépit de vos soins.

Frères, revenez aux mœurs, aux coutumes évangéliques ; je ne dis pas à la lettre, car les temps sont changés ; mais rapprochez-vous de la simplicité aimée du Maître. Laissez venir à lui les petits ; il les aime... Plus de vendeurs dans le Temple ; il les chasse !

Mes frères bien-aimés, au nom de la divine vérité, ouvrez les yeux ; quittez les ornements somptueux et donnez-en le prix aux malheureux ; alors Dieu se trouvera honoré comme *il veut l'être* ! Plus de distinction dans l'Église, dans la mort, dans la prière ;... l'âme du riche est-elle plus précieuse que celle du pauvre ?

Frères, je vous suis amer et d'une saveur désagréable ; qu'importe le goût du remède s'il sauve le malade !... Réveillez-vous, docteurs de la loi ! écoutez la voix qui vous parle ! Ce n'est pas celle d'un pauvre esprit qui fut un homme pécheur ; je ne suis qu'un écho répétant les paroles du Verbe. Souvenez-vous de Jésus prêchant dans le Temple à vos devanciers ; souvenez-vous et, comme eux, comprenez ! Réformez vous-mêmes les abus ; n'attendez pas que la rude verge *les renverse* ; soyez grands pour l'abnégation, vous qui dites : « Je suis ministre de Dieu ! » alors imitez votre maître, car il en est ainsi parmi les puissants du monde. Le ministre doit faire exécuter les lois données par son souverain ; le faites-vous ? Je ne suis point, en vous adressant ces paroles, poussé par la haine ou la colère ; loin de là, mais par la Vérité

qui doit avoir la voix haute pour qui se fait sourd. Il viendra un temps (car c'est parole d'Évangile) où tous adoreront Dieu en esprit et en vérité; il n'y aura donc plus de Temple! mais ce temps n'est pas encore venu; il faut que les âmes soient dignes d'être la demeure du Maître. Préparez-les donc, hommes qui avez charge d'âmes; épurez-les de tout ce qui souille et dégrade; instruisez en paroles et en exemple; anéantissez l'hypocrisie qui fait douter de la vertu; chassez l'esprit de lucre et d'ambition. Les trafiquants ne peuvent entrer là où l'abnégation doit être honorée. Étudiez la Vérité; elle seule sait parler de Dieu.

Frères, ce n'est point honorer Dieu que d'étaler tous les spectacles de vos cérémonies; pendant que les yeux regardent, le cœur oublie de prier. *N'amusez pas* la foule, moralisez-la! Que reste-t-il de toutes ces pompes? Qu'ont-elles appris? Que votre Église renferme de grandes richesses, où est l'enseignement?... Parlez à l'âme, non aux regards!

Mes frères, sanctifier dignement le jour du Seigneur est faire des œuvres agréables à Celui que vous voulez honorer. Chaque culte offre ses vœux et ses hommages selon sa croyance. Nous prendrons des exemples dans ce qui vous regarde le plus particulièrement. Comment les protestants et les catholiques accomplissent-ils la loi du dimanche? Telle sera notre étude du jour. Nous allons vous démontrer ce qui doit être; à vous de juger. Si vous suivez l'Esprit ayant présidé à la loi qui veut faire suivre ce commandement: « *Sanctifier le dimanche,* » il y a un but moral, mais aussi physique dans cette ordonnance. Le repos est une nécessité; tous les rouages qui fonctionnent sans relâche s'usent rapidement. Le Législateur a donc voulu que les travailleurs se reposassent des labeurs de la semaine qui vient de s'écouler pour reprendre la vigueur nécessaire au travail à venir.

Vous ne voulez jamais voir un objet sous toutes ses faces; vous vous attachez à la lettre et ne comprenez point la pensée. Aussi le sens vrai des commandements du Seigneur échappe à la plupart d'entre vous.

Je ne dirai point à l'ouvrier de sanctifier le dimanche de la même manière que le riche. Au premier de ces frères je parlerai du repos dont son corps a besoin. Mais ici confondons les classes et donnons un aperçu général, car l'harmonie est nécessaire pour édifier, et rien n'est possible si chacun de vous ne concourt pour sa part au bien-être général.

La prière est une loi pour tous; il est donc excellent, *dans les temps où vous êtes encore et les conditions présentes de l'humanité,* d'avoir des temples où les enfants du divin Père puissent s'assembler pour l'adorer, car il a été dit: « Partout où vous serez réunis pour me prier, je

serai avec vous. » Mais la véritable sanctification du dimanche, celle qui rend ce jour digne d'être appelé celui du Seigneur, ce sont les *œuvres*.

Riches, c'est à vous que je m'adresse tout d'abord ; car, mes bien-aimés, ayant beaucoup reçu, il vous sera beaucoup demandé. Vous n'avez pas, comme vos frères les travailleurs, besoin du repos corporel ; car il vous est loisible à toutes les heures, n'étant pas soumis aux labeurs physiques. Sanctifiez donc le jour réservé pour honorer le Père céleste en donnant à ceux qui n'ont pas ; la charité est le parfum qui doit brûler dans vos âmes, afin de monter vers Dieu ; aidez le pauvre non-seulement à prendre le repos, mais aussi à éprouver le *délassement moral* qui donne le contentement, la gaieté, et qui fait reprendre avec plus d'entrain et de force la charge du lendemain ; faites que le pauvre ménage fête le dimanche sans remords, *qu'il ose manger sans se dire* : « Et demain!... » Si vous saviez combien il faut peu pour satisfaire grandement ceux qui ne connaissent que les privations ! Puis, par là vous éviterez les écarts que le découragement fait souvent commettre. L'ouvrier restera à partager avec sa femme et ses enfants le repas que vous lui aurez fait préparer, et il n'ira point se dégrader dans l'ivresse, à laquelle il demande l'oubli plus souvent qu'on ne le croit.

Oui, riches, que votre œuvre du dimanche soit la charité sous toutes ses formes ! Visiter les malades, ... réparer la nudité de l'enfance et de la vieillesse, ... apprendre à connaître, à aimer Dieu et à devenir les ministres de ses volontés en suivant ses commandements.

Mes bien-aimés, oui, oui, les œuvres !... Sans elles, que serez-vous ? — Des figuiers stériles qui n'auront pas de fruits à offrir au Seigneur. Croyez-vous plaire au Maître en restant le dimanche dans une inaction oisive qui engendre l'ennui et fait désirer la fin du jour?... Mais nous méditons ! répondent les uns... Pauvres enfants ! vous méditez !... Ah ! souvent plus sur les choses de la terre que sur celles du ciel !... Pas d'œuvres mortes, répétons-le... Christ vous a donné un exemple de la manière de sanctifier son divin Père ; il guérissait les malades et enseignait la loi d'amour et de charité. Tous, faites donc comme lui. Ministres de Dieu, lorsque le peuple sera réuni dans le temple, instruisez-le, mais avec les paroles de vérité ! Éclairez-le, apprenez-lui ce qui est ;... ne le trompez pas, car il arrivera à vous juger, et pourra-t-il donner sa confiance à ceux qui auront abusé de sa crédulité?... Ah ! vous sanctifierez vraiment le jour du Seigneur en détruisant les erreurs qui empêchent de l'adorer... Plus de subterfuges !... Dites ce que *vous*

croyez; car au fond de votre âme la Vérité vous a révélé la fausseté des vieux enseignements!... Écoutez la voix du Verbe *incarné dans l'humanité*.

Mes bien-aimés, pour vous donner une idée juste de vos devoirs, mettez-vous en pensée à l'heure où vous paraîtrez devant le divin Père et où vous rendrez compte de la manière dont vous l'aurez honoré. Mais, tenez! prenons une comparaison.

Un père avait plusieurs enfants; ceux-ci se dirent: « Ayons un jour spécialement consacré à remercier notre père de tous ses bienfaits; nous nous réunirons dans sa demeure, et, après lui avoir adressé nos actions de grâces et nos demandes, chacun à notre manière, nous chercherons à lui prouver notre amour en lui complaisant. » Il fut fait ainsi. L'un, se parant de riches vêtements et prenant la première place, repoussa ses frères avec hauteur. « Allez, dit-il, aux dernières places; vos habits déparent la maison de notre père!... » Un autre se crut chargé de faire agréer les vœux de la famille; il alla même jusqu'à affirmer pouvoir remplacer le père, et dit lui plaire par des pompes mondaines et le luxe!... Un autre se mit à parler des lois que le père leur avait données, mais en taisant ce qui pouvait être défavorable à ses intérêts et à son pouvoir sur des frères encore ignorants et qu'il s'était chargé d'instruire, comme représentant du chef de la famille... Un autre restait dans une totale immobilité, pensant que tout mouvement, toute distraction, tout travail, devait déplaire à celui qu'il voulait honorer... Un autre, au contraire, se livrait aux plaisirs, à la sensualité, disant: « Notre père n'a pas besoin de nous! Ne pensons qu'à jouir des biens qu'il nous a départis. Que l'égoïsme soit notre guide, et *tout pour nous*, notre devise!... » Mais il se trouva encore un enfant qui eut cette pensée: « Notre père est la suprême bonté; il aime à faire le bien; imitons-le dans ses actes, cela doit lui plaire. Secourons ceux qui souffrent, consolons ceux qui pleurent; aimons nos frères comme notre père nous aime! Que la charité nous montre la pauvreté sous toutes ses formes, pauvreté morale, pauvreté physique; tendons-lui la main, aidons-la à se relever; imitons notre frère Christ, l'enfant bien-aimé de notre Père, et tâchons d'avoir un peu de sa ressemblance en nous rappelant ses actions et ses paroles... » Mes aimés, dites, de tous ces enfants, lequel a honoré son père? Ah! celui qui a voulu ressembler au divin Frère; car c'est par lui que l'on arrive au Père!

Mes frères, concluez donc que, pour sanctifier le dimanche, il faut faire de bonnes œuvres. Puis, revenant à l'ensemble, comprenez que

tous les jours sont ceux du Seigneur, et que vous devez prier, aimer, pardonner, secourir les malheureux, non-seulement le dimanche, mais à toutes les heures de votre vie terrestre. Les hommes ont institué le dimanche, Dieu les y a incités, afin de réveiller dans les cœurs oublieux ce qui lui est dû... Mais, encore une fois, prenez *l'esprit, non la lettre*.

(Rédacteur.)

L'esprit de la Dame romaine, Marosie, vint spontanément se communiquer vers le mois d'octobre 1862. Lisant dans Bouillet la biographie de cette femme, je me dis en moi-même : « Un de ceux qu'elle a fait monter sur le trône pontifical viendra à son tour nous donner quelque révélation, » et je n'y pensais plus, lorsque, le jour de Noël, au moment où je voulais m'occuper de toute autre chose, j'eus une révélation de Sergius III, me parlant de l'épître de la troisième messe de ce même jour. Le manque d'espace me force à ne pas donner cette communication, mais il sera facile à mes lecteurs de se l'imaginer en se reportant à cette dite épître, où il est dit :

« *Dieu se sert des esprits pour en faire ses ambassadeurs et ses anges, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres.* »

H. DOZON.

I NO 64

—
SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE M^{me} V^e BELIN.
—